

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

Mahmoud le Gasnévide [Document électronique] : histoire orientale, fragment
trad. de l'arabe... / [par J.-F. Melon]

CHAPITRE 1

p1

Le *califath* .
Quelle puissance a été comparable
à celle des *califes* ! à-peine
connoissoient-ils des bornes à
leurs etats. Mille eunuques
gardoient les portes de leurs
superbes palais, mille femmes étoient
destinées à leurs plaisirs. Vaine grandeur !
Qui se trouva accablée sous son propre poids,

p2

parce que la sagesse ne la conduisoit point.
Ils se livrèrent à la molesse, ils appellèrent
une millice étrangère, et ils se reposèrent du
soin de l' etat sur un premier *emir* . Les
gouverneurs des nations soumises en devinrent
les souverains ; et ceux qui peu de tems
auparavant osoient à peine fraper de leur
front le seuil de la porte du *calife* , ou baiser
sa *manche* , lui imposèrent des loix jusques
dans Bagdet sur son trône, et ne lui
laissèrent que les stériles honneurs de
commencer la priere, et de donner à ces
usurpateurs des titres de souveraineté. Le
Buide Baheldulat porta son autorité jusqu' à
déposséder Thai, et mettre Cadher à sa place.
Le *calife Cadher* , gémissoit de sa servitude.
Baheldulat, disoit-il, à son visir,
donne des loix aux successeurs du prophete,

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

*et la milice ne reconnoit que son autorité ;
malheureux abassides, dont l' imprudence*

p3

*s' est imposée ce joug honteux, comment
puis-je le secoüer ?
l' ambition de Mahmoud répondit le visir,
et la mort de son ennemi le roi de Perse
peuvent causer de grands changemens ; déjà
Baheldulat allarmé rassemble ses milices à
Schiras, et vôtre autorité n' est pas éteinte dans
Bagdet. prévenez Mahmoud, en lui donnant
avec l' investiture des états qu' il possède,
quelqu' un de ces titres superbes dont vos
prédécesseurs ont été si prodigues. Quoi !
interrompt Cadher, des titres au fils de
l' esclave Sebekteghin ? non, les califes
doivent être moins humiliés du pouvoir des
enfans de Buiah, que d' avoir décoré
Mahmoud. songez moins à ce que vous avez été,
répliqua le visir, qu' à ce que vous êtes. Que
vous reste-t-il de ce vaste empire des califes
vos prédécesseurs ? Les buides possèdent les
deux Perses ; les hamadanites régnent
dans la Mésopotamie ; l' Egypte et l' Afrique
obéissent aux fathimites ; un ommiade*

p4

*seul , échappé à la vengeance des abbassides,
est reconnu pour calife dans les Espagnes ;
les carmathes viennent de s' emparer de
l' Arabie ; Mahmoud est le maître du Corassan
et de toutes les provinces jusques aux Indes.
si quelques-uns de ces princes, vous
reconnoissent pour leur souverain, ces honneurs
extérieurs ne sont suivis d' aucune dépendance.
qu' importe après tout, de qui Mahmoud est
fils ? L' Asie a les yeux sur ce heros, elle
applaudit au titre superbe de sultan, que
des princes vaincus viennent de lui donner.
ses armes ont déjà soumis des rois indiens ;
et le redoutable Kan des provinces
Transoxanes a subi les loix que ce vainqueur lui
a imposées.
les buides n' ont pû voir sa gloire sans
jalousie, ni sa valeur sans crainte. Pensez-vous
que lui-même ne regarde pas leur puissance
comme un obstacle à son ambition ? Les
evenemens vous apprendront à profiter de leurs
passions et de leurs discordes, et peut-être la*

*gloire de rendre au califath la liberté,
est-elle réservée à votre sagesse. Mais, reprit
le calife, si Mahmoud devient vainqueur des*

p5

*buides, je ne ferai que changer de chaînes,
et il usurpera, comm' eux, toute l' autorité du
califath. au milieu de leurs guerres, dit le
visir, ne pouvez-vous pas vous rendre leur
médiateur, et n' ont-ils pas tous le même
intérêt de s' affaiblir mutuellement, et de ne point
laisser leur ennemi disposer de vos milices ?
je cède à vos raisons, répondit Cadher ;
mais le fier Mahmoud voudra-t-il recevoir
de moi une investiture qui marque quelque
dépendance ? La politique de Mahmoud,
repliqua le visir, lui fera reconnoître le
successeur du prophete, et accepter des titres
qui feront respecter sa nouvelle domination,
et qui peuvent faciliter ses desseins ambitieux.
c' est mon katib, dit le calife, que je
dois choisir pour cette ambassade. Il a toujours
donné des marques de zèle pour la religion, et
d' attachement pour moi . Visir,
allez le préparer à cet important emploi .*

CHAPITRE 2

p6

Sebekteghin.

L' esclave Alptheghin, après avoir été élevé
aux plus grandes dignitez par Abdalmalec roi
samanide ; fut obligé d' éviter par la
retraite, les persécutions des
ministres du jeune Mansour successeur
d' Abdalmalec, qui le poursuivirent avec une
puissante armée.

Il étoit accompagné d' une troupe d' amis
fidelles, plus attachez à sa vertu, qu' effrayez
de sa disgrâce. Leur valeur, sous un si grand
chef, sçût se frayer une route assurée jusques
dans le Zablestan, où les habitans de
Gasna, capitale de la province, le choisirent
pour leur souverain.

Il reconnut dans son esclave Sebekteghin

cette grandeur d'ame qui l'avoit élevé lui-même de l'esclavage à la souveraineté. Il l'associa à ses travaux, et prêt à mourir :
 Sebekteghin, lui dit-il, *j' ai recompensé vos services en vous donnant ma fille, et l' ange de la mort, qui est à la porte, m' annonce que je vais vous laisser ma souveraineté et mes richesses. Achevez de faire rougir la fortune des fers que nous avons portez ; mais ce n' est pas assez pour vous d' être vertueux, vous devez à vos sujets la vertu de Mahmoud vôtre fils et vôtre successeur. Il est né dans l' indépendance, éducation toûjours périlleuse. que ceux à qui vous confierez sa premiere jeunesse, ne cessent de lui dire, qu' il est comptable à son peuple de tout le bonheur qu' il pourra lui procurer ; qu' ils n' épargnent point les véritez les plus humiliantes, si elles peuvent augmenter sa vertu. Fasse le ciel, que ce peuple ne vous regrette pas, lors-que Mahmoud gouvernera, comme j' espere qu' ils ne me regretteront point, lors-que vous serez leur roi .*

Sebekteghin, recueillit avec ces paroles, le dernier soupir de son bienfaicteur, et suivit les grands exemples qu' il en avoit reçûs. Il ne vainquit que pour punir les infracteurs de la paix, ou pour secourir ses alliez. Nou, roi *samanide* , reçût de lui des secours qui

raffermirent plus d' une fois son trône chancellant. Enfin, ce grand homme, chargé de gloire et accablé de travaux, mourut à Balck. Sa mort causa une désolation générale, les hommes laissèrent croître leur barbe, et les femmes coupèrent leurs cheveux sur son tombeau.

La vertu de Mahmoud les consola. Il sçût contenir dans le devoir ceux que son père avoit subjugués. Il vainquit les rois *indiens* , que sa jeunesse avoit armez contre lui. Il devint le maître du païs de Korassan par l' extinction des *samanides* , et il imposa la paix au Kan des *tartares* , qui pour mieux désarmer ce vainqueur, lui donna en mariage sa fille Haramnour, dont la beauté avoit mérité le nom de *soleil des beautez* . Mahmoud méditoit de nouveaux triomphes à

Gasna qu' il avoit choisie pour la capitale de ses etats, lors-qu' il apprit que le calife Cadher lui envoyoit un ambassadeur. Quoi-que les *califes* eussent perdu presque toute leur autorité temporelle, ils s' étoient conservé pour eux dans le coeur de toutes les nations *mahométanes* un respect de religion, que la politique pouvoit tourner aux

p9

plus grandes révolutions. Mahmoud ne douta point que le motif de cette ambassade ne fût l' abaissement de la puissance des *buides* , et ce motif pouvoit être d' accord avec ses desseins.

L' ambassadeur fut reçu avec tous les honneurs dûs au ministre du *calife* . Après qu' il eût félicité Mahmoud sur ses conquêtes, il lui présenta la veste, marque authentique que le *calife* le reconnoissoit pour légitime souverain des etats qu' il possédoit, et cette investiture fut accompagnée des noms pompeux de *protecteur des fidelles* et de *bras droit de la religion*.

assurez le calife , dit Mahmoud, *que je mériterai les titres dont il m' honnore. J' ai fait connoître le prophete dans tous les lieux où j' ai porté mes armes, et les hostilités des buides m' ont rappellé des bords du Gange sur leurs frontières. Seigneur*, répondit le katib, *le calife a trop peu d' autorité pour oser entrer dans de si grands interêts ; mais le ciel protégera la justice de vos armes, et vous aurez les voeux de tous les musulmans.*

p10

je serois déjà à la tête de mes troupes, dit Mahmoud, *si je n' attendois la fille du Kan des tartares. je n' ai plus à craindre de diversion de la part de ce monarque, nôtre paix est accompagnée de la plus étroite alliance ; j' épouse sa fille Haramnour, et cette cérémonie en deviendra plus auguste par vôtre présence. Ce n' est pas assez pour moi, seigneur*, répondit le katib, *d' en être le témoin, je vous demande d' en être le ministre. Vos imans verront avec plaisir le premier des*

katibs dans leurs mosquées. Sage katib, dit Mahmoud, j' accepte vos offres et je ferai sçavoir au calife, combien je suis satisfait de son ambassadeur .

Le peuple de Gasna célébra pendant quarante jours l' arrivée d' Haramnour par les

p11

marques d' allégresse les plus éclatantes. Le *sultan* fut au devant d' elle, et la conduisit dans la grande mosquée où le *katib* , après les cérémonies ordinaires, leur fit ce discours.

CHAPITRE 3

p12

le mariage.

sultan, ces hommes que nous appellons *sauvages* , jouissent du droit naturel qui les rend en naissant, les maris de toutes les femmes.

Différens législateurs en ont privé les peuples policez ; mais l' esprit d' erreur et le caprice ont dicté leurs loix également contraires au droit naturel et aux principes de la société. Ils n' ont sçû éviter ni les discordes de la jalousie, ni les dissensions domestiques, ni les dégouts plus dangereux encore. Ils ont défendu la liberté des desirs, en laissant imprudemment la liberté de tout ce qui peut les irriter.

L' inexécution continuelle de la loi découvre l' ignorance du législateur.

Le ciel réservoir au *prophete* cet accord si difficile, de la nature et de la raison.

Laissons aux nations infidelles qui ignorent le saint *alcoran* , laissons leur le triste

p13

soulagement de jouir d' un seul objet, et d' en avoir la propriété incommutable ; laissons leur transformer en vertus des

vœux indiscrets, toujours suivis de repentir ;
mais pour nous, qui sommes éclairés
des lumières de la vérité, et animez
de desirs légitimes, le nombre de nos femmes,
ou celui de nos esclaves, ne sera
limité que par la sage prévoyance de
chacun. Nous aurons l' autorité de les
dérober aux regards indiscrets, et il nous
sera permis de renvoyer celles qui se rendront
indignes de nôtre affection, afin que
ce qui est destiné au plaisir, ne devienne
jamais l' amertume de la vie.

C' est la sainte loi annoncée par les
paroles et par les exemples du *prophete* .
Il a renvoyé six de ses femmes, il a eu les
plus belles esclaves, et par la variété de
ses délassemens, il a sçû se garantir d' un
attachement servile ; et au milieu des
grands travaux, où il étoit éternellement
destiné, il a commencé à goûter les délices
du jardin préparé à ses fidelles imitateurs.

p14

Cependant, *sultan*, vous devez des
égards à vos femmes, chacune d' elles a
droit à vos faveurs ; Aïssé n' obtint deux
nuits de suite du *prophete* , que par-ce-que
Sueva voulut bien lui céder la sienne.
Tout est rempli de devoirs, et vous,
n' en êtes pas exempt envers vos esclaves
les plus viles.

Le *katib* adressant la parole à la *sultane*
Haramnour , lui dit :

soleil des beautés, vous avez une ame.
Quel témoignage a pû faire douter de
cette vérité ? Quoi ! Ce sexe toujours l' objet
des desirs du *prophete* , et des fidelles,
s' anéantiroit sans récompense d' avoir
contribué à leur félicité ? Non, cet horrible
sentiment, ne peut avoir été inspiré que par
Eblis.

sultane, vous avez une ame, destinée
au même bonheur que celle de vôtre epoux.
Il se délasse dans vos bras des travaux
inséparables de l' autorité souveraine.
Vôtre tendresse pour lui, vôtre amitié
pour celles, qui comme vous, s' occuperont

p15

de ses plaisirs, voilà les devoirs qui vous conduiront dans ces jardins, où des hommes divins seront vôtre récompense éternelle.

Alors le *katib* , après les avoir liez l' un à l' autre avec des cordons de soye, dont Mahmoud tenoit le bout, s' écria, le visage tourné du côté de la meque :
que le vent excité par la fraîcheur du matin, fasse couler dans vôtre ame la pluye des graces du ciel et des vertus de la terre.

Que le grand *prophete* communique à Mahmoud de cette force divine qui ne l' abandonna jamais ; que la fécondité de son epouse soit égale à celle de nôtre mère commune, et qu' il en naisse de vrais *croiyans* , qui étendent la loi au bout de l' univers.
Mahmoud conduisit la *sultane* dans son palais, au milieu des acclamations des peuples qui semoient des fleurs sur leur passage.

CHAPITRE 4

p16

Seïdar.

Peu de jours après, Mahmoud partit pour l' armée qui étoit campée près de Tabas sur les frontières du Corassan et de la Perse. Là par le retour de Giafar son envoyé en Perse, il reçût cette lettre de la veuve de Fakredulat.

*la reine Seïdar
au sultan Mahmoud.*

" pendant la vie de mon epoux j' ai toujours craint que vôtre courage ne vous portât à attaquer ce prince, qui en avoit beaucoup. Mais depuis que je me trouve chargée de la tutelle d' un enfant et de la régence de son etat, ma crainte a cessé, par-ce-que je sçai que vous êtes trop généreux pour vouloir mesurer vos armes contre les miennes, et trop éclairé,

p17

pour ne pas craindre une guerre dont
l' événement est toujours incertain. D' ailleurs,
quand vous remporteriez sur moi
tout l' avantage que vous vous promettez,
vous tireriez peu de gloire d' avoir vaincu
une veuve et un enfant ; mais si au contraire
mes troupes battoient les vôtres,
ce qui dépend souvent de la fortune, vous
obscurciriez par cette perte toute la gloire
que vous avez acquise jusqu' à present. "
cette lettre fit une grande impression
sur Mahmoud, cependant il ne voulut point
se déterminer sans avoir appris l' état de la
Perse, et sans avoir consulté ses ministres.
Depuis le démembrement du *califath* , ce
vaste empire, la proie de tant d' usurpateurs,
étoit devenu un théâtre continuel de
guerres et de révolutions. Ces conquérans
ne faisoient point de traittez entr' eux,
ou ne s' y assujétissoient point. Les établissemens,
utiles, fruits d' une longue tranquillité,
étoient détruits aussi-tôt que formez,
et tous ces différens peuples ne se connoissoient
plus que par des excursions mutuelles.
Mahmoud voulut être instruit de la puissance
de ses voisins, de leur gouvernement
et de leurs desseins. Il en fit un des principes
de sa politique. *apprenez-moi*, dit-il,

p18

à *Giafar*, en quoi consiste le pouvoir des
buides, et particulièrement celui de
Fakredulat.

Seigneur, dit *Giafar* ; tu sçais de quelle
maniere *Ali*, fils du pêcheur *Buïah*, parvint
aux premiers emplois dans l' armée du roi
Mardavige, et comment après la mort de
ce roi, il fit la conquête des deux Perses
et de plusieurs autres provinces qu' il
partagea généreusement avec ses deux frères.
Baheldulat qui regne à *Schiras*, et qui
en qualité d' Emir *Alomar*, dispose des armées
du calife, ou plutôt du *califath*, est fils de
l' aîné.

Fakredulat, fils du cadet, demeura paisible
possesseur de l' Iraque Persique et des
provinces voisines, après quelques guerres de
famille pour le partage, et après la mort de son
frère *Muïah* qui l' avoit dépossédé de ses
etats.

Il dût son rétablissement au visir Ebn-ebad,
dont l' habileté et les vertus avoient mérité
toute la confiance de Mu'iah, et le titre

p19

de ministre sans-pareil. Ce ministre continua
de gouverner sous le règne de Fakredulat,
qui le sachant malade voulut
aller recevoir de lui les dernières instructions.
Seigneur, lui dit ce sage visir, j' ai toujours
fait régner la justice parmi tes sujets et
l' ordre dans tes finances. Cette gloire est
toute à toi, si tu conserves les établissemens
formez ; mais si dans la suite tu souffres
l' injustice, ou le désordre, cette gloire me
reviendra, et tes peuples diront que c' est moi qui
ai fait leur félicité, et que tu fais leur
infortune.

Fakredulat, frappé de ces paroles, suivit
pendant quelque tems de si sages conseils ; mais
enfin, il ne put résister aux importunités de sa
femme Seïdar, et du ministre qu' elle lui
avoit donné, et les peuples se trouvèrent
bien-tôt replongez dans des malheurs peu
différens de ceux d' où Ebn-Ebad les avoit
retirez.

La reine entretient toujours cent mille
hommes de milice, et peut aisément en augmenter
le nombre ; mais bien-tôt les fonds
destinez à leur entretien, seront épuisez ;

p20

d' ailleurs les honneurs militaires sont devenus
le prix de l' argent et de la faveur, et
l' émulation n' est plus connue. Eclairé par
Ebn-Ebad, dit Mahmoud, comment peuvent-ils
se livrer à une conduite si pernicieuse ?

CHAPITRE 5

p21

les deux visirs.

lors-que, reprit Giafar, Ebn-Ebad
fut choisi pour être visir de Mu'iah, il

trouva le royaume dans tous les désordres que peut causer une longue guerre accompagnée d' une mauvaise administration. Il ne chercha pas à faire connoître le point d' où ils partoient, la vraie gloire lui étoit plus chère qu' un vain étalage qui ne pouvoit servir qu' à augmenter encore le mauvais état du gouvernement.

p22

Une justice inflexible et une fidélité inviolable dans ses promesses furent la base de son administration. Il ne fut jamais occupé du soin de se maintenir, mais cependant il le souhaita, par-ce-qu' il sçavoit que ses sentimens suppléroient à ce qui lui manquoit de capacité, et qu' étant le maître des récompenses, il pouvoit les distribuer d' une manière à faire concourir avec lui les citoyens dont les talens seroient utiles. C' est ainsi qu' il tourna tout au profit de l' etat. Il évita de faire des recherches, toûjours odieuses, sur les richesses acquises pendant les abus du ministère précédent, de peur d' effrayer l' industrie et d' altérer la confiance, qui doit toûjours régner entre le souverain et ses sujets, dont elle est le seul lien ; mais il punit les auteurs de ces projets odieux, dictez par l' intérêt particulier aux dépens de la nation. Il débrouilla le cahos des différens tributs de tant de provinces conquises successivement, que des interêts mal entendus attachoient avec obstination à d' anciens usages. Ce fut avec des ménagemens toûjours accompagnez d' une hardiesse prudente qu' il réduisit tous ces tributs à l' uniformité, et détruisant des milliers d' emplois inutiles, il multiplia par-là le nombre des citoyens, en

p23

soulageant les peuples, et en augmentant les revenus de l' etat. Enfin, il fit consister toute sa gloire dans celle du roi, et toute la gloire du roi dans le bonheur de ses sujets. Dolka successeur d' Ebn-Ebad, est parvenu à ce poste éminent par la faveur de Seïdar à qui il étoit attaché. Seïdar, pour régner

toûjours éleve le roi, son fils, dans l' ignorance et dans l' aversion du travail. Dolka, pour être toûjours nécessaire a remis les finances du roi dans un nouveau cahos, et la reine et lui, ne sont occupez que d' ambition et d' avarice.

Seigneur, dit Dolka à Fakredulat comment Ebn-Ebad a-t-il pû persuader que sa conduite étoit sage et irréprochable ? Il meurt, et je vois qu' il n' a enrichi tes sujets qu' aux dépens de ton trésor ? Si mon trésor est moins abondant, répondit le roi, c' est par-ce-que le visir a rempli tous mes engagements envers mes sujets, chez qui je trouverai toûjours de nouvelles ressources, par l' abondance qu' il leur a procurée. Ah ! Seigneur, répondit

p24

Dolka, quelle est cette nouvelle politique, qui dépouille le souverain en faveur des sujets ? Tu ne peux faire craindre ta puissance que par tes richesses, et tu ne peux être assuré de la soumission de tes peuples, qu' en les tenant dans l' abaissement et dans la pauvreté ; leurs biens t' appartiennent, et ils te sont redevables de tout ce que tu veux bien leur laisser. Ces maximes souvent répétées par la reine, et par le ministre, effacèrent les grandes leçons d' Ebn-Ebad, et le roi leur a abandonné jusqu' à sa mort le gouvernement de l' état. La crainte de tes armes a été un nouveau prétexte de remplir les trésors du roi ; mais ce n' est point par cette route facile et connuë d' Ebn-Ebad. Dolka a imposé des tributs nouveaux, dont il a embarrassé la levée par des formes ambiguës, difficiles à connoître pour ceux-mêmes qui en font une étude particulière. Des barrières multipliées arrêtent continuellement le transport des denrées ; les soldats sont employez à des perquisitions odieuses.

p25

Il est vrai qu' il y a dans le trésor de la reine de quoi payer les troupes pendant plusieurs mois ; mais les peuples sont hors d' état de contribuer dans la suite : le commerce

gémit, les terres deviennent incultes, les villages déserts, et le tribut ordinaire, autres-fois si abondant, est presque anéanti. L' événement a justifié le discours d' Ebn-Ebad au roi. Seigneur, lui dit-il, un jour, gardez-vous bien de Dolka, ne vous laissez point séduire par une apparence d' ordre et de détail, qui n' est qu' une parade fastueuse d' un travail inutile. Dolka sans élévation de génie, également incapable de grands desseins et de grandes ressources, ne peut être de quelque usage, que lors qu' il sera veillé par un supérieur dont il craindra l' examen, ou dont il briguera les suffrages. S' il n' a rien au dessus de lui, on ne verra que ses vices, son habileté ne consiste que dans des finesses. Adroit artisan de calomnies et de faux bruits, sa politique n' est qu' un tissu de fourberie ; son esprit fertile en raisonnemens équivoques et en maximes captieuses, les employe toujours à des fins honteuses : il dépensera pour séduire, et ne récompensera point. S' irritant de la moindre résistance, et implacable contre tout ce qui l' irrite, il

p27

ne cherche la gloire que dans le pouvoir ou dans les loüanges, dont il est avide. Enfin, tous ses talens sont subalternes et tous ses vices pernicieux.

Giafar, finit, en disant que la reine ambitieuse, avare et incapable de gouverner, laissoit Dolka le maître de tout.

CHAPITRE 6

le conseil.

la source des fréquentes révolutions de l' *orient* n' étoit point dans le mécontentement des peuples, plutôt esclaves que sujets ; c' étoit dans l' ambition des *emirs* et dans la trop grande puissance de la milice toujours prête à se révolter.

Mahmoud, dont la pénétration embrassoit tout, eut de différentes milices, qui désunies par l' émulation et sous différens chefs, ne se réunissoient qu' en lui seul.

Il partagea aussi le ministère, et n' eût

jamais de premier *emir* . Il avoit d' abord
cherché ses ministres dans ses capitaines ;
mais il ne trouva en eux que des vertus
guerrieres. Les loix civiles, celle de la
police, du commerce, et des autres parties
nécessaires à la félicité publique, étoient
ignorées de ces hommes, qui nourris
dans le tumulte oisif des armes, n' estimoient

p28

que les loix militaires qu' une expérience
facile leur avoit apprises.

Ce fut sur ses propres lumières, après le
plus grand examen, et non pas sur des
rapports vagues et toûjours intéressez, qu' il
choisit le *visir Meimendi* , homme de loi,
pour avoir l' intendance de la justice et de
la police des moeurs.

Le général Altuntah, toûjours consulté
pour la guerre, n' avoit qu' une autorité
passagère sur les troupes nécessaires à ses
expéditions.

Amron, que des emplois subalternes
avoient instruit de tous les détails, donnoit
les ordres aux troupes, et étoit chargé du
soin des finances, et des productions de la
terre.

à ces trois ministres, il joignit Giafar,
pour sçavoir ce qui se passoit chez les nations
étrangères, et former des alliances
avec elles.

Dans les affaires importantes, le *sultan*
en faisoit écrire l' objet par des secrétaires
particuliers, pour être communiqué aux
ministres avant le conseil, et par cette
prévoyance il évitoit les décisions précipitées.

Prêt à porter la guerre dans la Perse,
Mahmoud apprit que les rois *indiens* , à qui
il venoit d' accorder la paix après plusieurs

p29

victoires, armoient de nouveau contre
lui, malgré la foi des traitez. Après que
ses ministres en furent instruits, et de la
lettre de la reine Seïdar, il les assembla
pour délibérer sur ces deux guerres. Meimendi
parla le premier en ces termes.

sultan, l' injure, que t' a fait le roi de
Perse, te met en droit d' attaquer ses

etats après sa mort, et les peuples sont punis de la faute des rois ; mais il convient à tes propres intérêts de porter la guerre dans les Indes, et de venger les traittez violez.

Balance le prix des conquêtes dans la Perse avec la difficulté de la victoire.

Tu ne peux pas douter que le sang, et encore plus le peril commun, n' unissent le roi de Schiras et la reine Seïdar, deux ennemis redoutables, dont les armées sont depuis long-tems aguerries.

L' Iraque Persique t' opposera encore plus de déserts et de montagnes, que d' armées et de citadelles. Quels obstacles à vaincre pour l' impatiente émulation de tes troupes. D' ailleurs ces troupes seront bien plus ardentes contre l' *indien* idolâtre et infidelle à ses traittez, que contre leurs frères *musulmans* . Ajouterai-je encore l' avidité du soldat pour les

p30

richesses indiennes, aiguillon aussi puissant sur ces ames, que la gloire l' est dans les ames vertueuses.

Altunthah dit : *sultan*, lors que tes armes étoient prêtes à conquerir les Indes, Fakredulat profitant de ton absence, a voulu porter la guerre dans tes etats. Il t' a obligé de donner la paix à des peuples à demi subjuguez, et de ramener tes armées à travers de tant de vastes païs, au milieu des difficultez que ta prudence seule pouvoit surmonter. Loin que sa mort doive changer tes desseins, elle te prépare une vengeance, et des conquêtes plus faciles. Charge quelqu' un de tes généraux de contenir, ou de vaincre ces rois *indiens* , et abbats pour jamais l' ambition et le pouvoir des *buides* , trop long-tems maîtres dans l' Asie. Il est vrai qu' il te faut de nouvelles milices ; mais les peuples sont prêts à t' en fournir. Ils sçavent que c' est marcher à la victoire, et au butin, que de combattre sous tes ordres.

Amrou parla ainsi : *sultan*, ton glorieux règne n' est qu' une suite de victoires, qui donnent à tes etats cette vaste étenduë de païs, comparable à celle

que possédoient autres fois les *califes* ;

p31

mais malgré ta justice et ta bonté, tes peuples souffrent de la dépense de la guerre, et de la licence du soldat. C' est par leur misère-même que tu trouveras aisément une nouvelle milice, dont l' entretien fera encore de nouveaux malheureux. Si, sans blesser la majesté du trône, tu pouvois faire la paix également avec la Perse et avec l' Inde, les etats que tu possédes, deviendroient une source inépuissable de richesses, et jamais monarque n' auroit porté la magnificence si loin. Ce n' est point dans la quantité du terrain que consiste la puissance d' un roi ; c' est dans le nombre des sujets, et dans les fruits que leur industrie sçait retirer de la terre. Donne la paix à la Perse qui la demande ; et si les rois *indiens* violent les traittez, pour leur porter une utile guerre, va te rendre maître des villes qu' ils ont sur la mer, et de cette côte qui fournit seule la denrée, que l' intempérance des hommes rend si précieuse. Ta sagesse approuve mes projets sur le commerce et sur une puissance maritime inconnuë dans l' orient. C' est par-là

p32

que tu deviendras encore plus redoutable à tes ennemis, et que tu verseras dans tes etats une abondance continuelle. Giafar prit la parole et dit : *sultan*, la connoissance particulière que j' ai de l' etat de la Perse détermine mon avis. Il est à craindre que l' union des *buides* et l' ardeur des peuples à défendre un jeune roi ne rende tes entreprises difficiles ; mais le caractère de la reine Seïdar et de son ministre bien-tôt détruiront cette union, ralentiront cette ardeur des peuples, et causeront une guerre intérieure plus dangereuse encore pour eux que la guerre étrangère. C' est alors qu' il te sera facile de vaincre des peuples divisez et mécontents. Offre-leur à présent une trêve qui commence à les affoiblir.

Demande à la reine Seïdar la citadelle
de Rei. Exige aussi du roi de Schiras,
que le *calife* dispose librement de
tout le territoire de Bagdet. Ils se
croiront heureux d' éloigner tes armes à ce
prix, et tu les porteras contre les rois
indiens .
Après-que le *sultan* eût demandé quelques

p33

éclaircissemens particuliers, il leur dit :
je trouve à faire un usage utile de tout ce
que je viens d' entendre.
Lors-que la nécessité ne m' obligera pas
de porter les armes dans la Perse, la
difficulté de l' entreprise doit sans doute
en détourner, et ce n' est que par une
politique nécessaire qu' il est permis au
musulman de combattre le musulman.
Mais les hostilités du roi de Perse me laissent
le droit de l' attaquer, et de procurer à
l' Asie par une juste balance, une paix durable,
l' unique objet de mes vœux. Malheur !
à celui qui ne combat que pour subjuguier des
nations !
Giafar, offrez la paix aux conditions que
vous venez de dire, et soyez toujours fidèlement
instruit de ce qui se passera dans la Perse.
Visir, préparez avec Amrou, la marche
de mes armées, vers les Indes ; en sorte
que mes sujets n' en soient point foulez. Vous,
Altuntath, allez commander sur ces frontières
des Indes menacées ; et dans une sage
défense, attendez les ordres que l' acceptation
ou le refus de la trêve doivent déterminer.
Je concerterai avec chacun de vous, le détail
des ordres que je vous donne.

CHAPITRE 7

p34

les parsis.
la trêve fut bien-tôt arrêtée aux conditions
proposées par Mahmoud, Seïdar et son
ministre n' en levèrent pas moins

de tributs, et le roi de Schiras se crût toujours prêt à reprendre le peu d' autorité qu' il cédoit à Cadher, mais ce *calife* s' en servit avec tant d' habileté, qu' il la conserva pendant toute sa vie, et montra à un de ses successeurs le moyen de se délivrer des puissances étrangères. Cependant Mahmoud envoya par le *segestan* la moitié de l' armée destinée pour les Indes, et traversa avec l' autre la partie méridionale du Corassan, où il fit reposer ses

p35

troupes dans le terroir fertile de Herah, ville fameuse par sa grandeur, et par le Pirée, monument ancien de la religion des *parsis* , et de la destruction des rois *sassanides* .

Jesdegird, le dernier de ses rois, vaincu et détrôné par le *calife Omar* , fut long-tems errant et cherchant dans la fidélité des peuples du Corassan, des ressources contre son ennemi. Il perit enfin, trahi par un de ses sujets, et cet événement sert encore d' époque à nos histoires.

Après la destruction de cette puissante *dynastie* , l' éloquence des *imans* détruisoit

p36

tous les jours l' ancienne religion de ce grand empire, et le progrès du *musulmanisme* suivoit de près le progrès des armes des *califes* . Les mosquées s' élevèrent sur les ruines des temples consacrez au feu, mais tout ne changea pas. Il resta des *parsis* également fidelles à leurs rois et à leur religion. Ils derobèrent au vainqueur, le fils d' lesdegird, et quoi-que dispersez, ils sçûrent dans la suite, racheter la liberté de leur culte, et conserver des temples, parmi lesquels celui de Herah, a toujours été le plus fameux, par-ce-qu' il avoit servi d' azile à la famille d' lesdegird, que les *parsis* regardoient toujours comme leur souverain, dont cependant toute l' autorité consistoit dans le respect de la nation. Il ne restoit de cette famille infortunée,

qu' une jeune princesse, appelée Statira,
que mille vertus rendoient encore plus
célèbre que son éclatante beauté. Elle avoit
été élevée par les *mages* dans l' enceinte du
temple, et les *parsis* la choisirent pour
présenter le tribut annuel. Le *sultan* fut
vivement touché des graces modestes de cette

p37

princesse. Cependant il écouta avec attention
le discours d' un des députez *parsis*
qui lui parla ainsi.

" nous implorons ta justice contre le
gouverneur du Corassan qui se sert de ton
nom sacré pour persécuter l' innocence.
Ce n' est pas à nous à te porter les plaintes
de la province entière, nôtre voix ne s' étend
que sur nous-mêmes. Peuple malheureux,
dont l' empire et la puissance
ont été détruites ! Nous avons trouvé
dans tes etats un azile pour nôtre culte
et pour nos loix particulières. C' est toi-même
qui as réglé le tribut qui nous met
au rang de tes sujets, et qui nous dispense
de ta milice. Toûjours fidelles, toûjours
soûmis, que peut-on craindre de
ceux qui veulent être désarmez ?
Cependant l' injuste Tissa semble n' avoir
de puissance que pour nous opprimer. Il
a dit à un riche *parsis* : je veux que tu
sois dans ma milice. Le *parsis* lui a
répondu : le *sultan* m' en a exempté, et
je ne veux point détruire mon frère. Si
les *parsis* me disoient : ton frère nuit à

p38

la société, nous t' ordonnons de le détruire,
je pleurerois sur lui, et je le détruirois
par amour pour ma nation, et non
par colére. Le divin Zoroastre, a
ordonné d' augmenter le nombre des adorateurs,
et de cultiver la terre qui les
nourrit. Pour-quoi veux-tu me détourner
de sa loi ?

Ces raisons ont irrité Tissa, et ses satellites
ont conduit le *parsis* dans la prison,
en l' appelant du nom odieux de Guêbre.

Tissa a dit à une *parsis* : je veux que tu épouse celui qui me verse à boire, et que tu partages tes richesses avec lui. Cette fille lui a répondu : Zoroastre m'ordonne d'épouser le *parsis* mon plus proche parent, afin que les liens du sang augmentent encore l'amour des époux. Mais Tissa a blasphémé contre une loi si sainte, et il s'est emparé du bien de la fille. Deux officiers de sa garde ont assassiné un *parsis* : le fils a demandé justice ; mais le meurtrier avoit donné vingt livres d'or à Nadi, favorite de Tissa. Elle a fait déclarer que le *parsis* étoit l'agresseur,

p39

et le fils a été obligé de racheter le corps de son père. Enfin, *seigneur*, la liberté du culte, est chaque jour mise à prix, et nos loix ne sont plus que la volonté de Tissa. Souffriras-tu cette tyrannie sur un peuple si fidelle ? "

Mahmoud leur dit : *parsis*, vous ne serez point troublez, ni dans vôtre culte, ni dans vos loix, et je punirai sévèrement les infracteurs de mes promesses ; mais je dois entendre les raisons du gouverneur. Il seroit à Herah, si mes ordres ne l'avoient envoyé visiter les frontières du Kovarems. Il ordonna en même tems à Meimendi, de sçavoir la vérité sur les plaintes des *parsis*, et de lui en rendre compte.

CHAPITRE 8

p40

la princesse de Perse.

la sultane Haramnour avoit rejoint Mahmoud à Herah, et d'une tribune à travers un rideau, elle avoit été témoin de l'audiance des *parsis*. Le sultan seul avec elle, lui dit : je veux vous donner une compagne. C'est assurément la princesse de Perse, lui répondit la sultane, et je

partagerai sans peine vôtre tendresse avec elle.
Chargez-moi, seigneur, de lui annoncer le
bonheur, où vous la destinez ; afin que ce soit
le commencement de l' union qui doit toujours
être entr' elle et moi. Mais, sultane, répondit
Mahmoud, ne dois-je pas me plaindre de
vôtre indifférence sur le partage de ma tendresse. Ah !
Seigneur, repliqua la sultane,
rien ne doit jamais partager la mienne, et
tout mon coeur n' est fait que pour vous ; mais
le coeur de Mahmoud se doit à l' univers, et
c' est assez pour moi de l' occuper quelques
moments.
Haramnour alla un temple, où Statira

p41

la reçût avec un respect qui ne démentoit
point le caractère de sa haute naissance.
Belle princesse, lui dit la sultane, en l' embrassant ;
le ciel cesse de vous être contraire, et
ses faveurs vont égaler vos disgraces. Sultane,
répondit Statira, j' ai adoré sans
murmure le décret du grand Orosmade, qui
a permis la destruction de ma famille, dont je
suis le seul reste ; peut-être plus heureuse dans
les occupations de ce saint temple que sur le
trône des sassanides, dont sans doute je
n' étois pas digne. Le sultan, dit Haramnour,
veut réparer les injustices de la fortune.
Heureuse épouse, vous partagerez son trône
et sa gloire. Quoi ! Dit Statira, surprise,
les bontés du sultan me choisissent, pour être
vôtre compagne... oui, princesse, interrompit
la sultane, et c' est à vous à en fixer
le jour que l' impatience de Mahmoud trouvera
trop éloigné. Les bontés du sultan, reprit
Statira, me choisissent pour son épouse, et
c' est de vous, sultane, que je l' apprens !
Avec ces témoignages d' amitié quel exemple de
vertu ne me donnez-vous pas, et par quel tendre
attachement dois-je vous en marquer ma
reconnaissance ?
Princesse, dit Haramnour, l' amour et le
devoir qui nous attachent au même époux,
doivent nous attacher l' une à l' autre, et ce

p42

n' est que dans les ames communes que ces sentimens deviennent une source de discorde. Oüi, sultane, répondit la princesse de Perse, et je vous demande déjà une nouvelle marque de vôtre amitié ; obtenez du sultan, que ce noeud sacré soit formé par un mage, dans le jardin de ce saint temple, le premier jour du printems, et qu' il me soit permis d' employer ces trois jours d' intervale à purifier mon ame dans la retraite, pour me rendre digne des graces d' Orosmade, et des faveurs de mon epoux. La sultane lui promit d' obtenir ce qu' elle demandoit, et ces princesses se séparèrent après mille témoignages de l' union la plus sincère.

Le jour destiné à la cérémonie, tous les mages du temple reçûrent le sultan à la porte du grand jardin, où Statira se jetta à ses pieds. Le sultan la releva avec tendresse ; et au milieu d' elle et d' Haramnour, il fut conduit dans un jardin particulier, où il n' entra que trois mages nécessaires à la cérémonie.

Là, dans un cabinet de mirthe, que l' art n' avoit orné que de fleurs et de feüillages, après que le grand mage eût fait plusieurs

p43

invocations à voix basse, et brûlé des parfums au feu sacré, allumé des rayons du soleil, la princesse de Perse, tenant un flambeau allumé, fit cette prière.

ô toi ! à qui Orosmade a laissé le soin de veiller à ce sacré mystère, céleste Aniran, si mon culte dans chaque jour de la révolution t' a trouvé favorable, inspire à mon epoux une ardeur aussi pure que la lumière ; que tout ce qui ne sera pas allumé de ce saint feu, soit le partage de ses esclaves, et qu' il reçoive de mon amour le tribut que le soleil nous demande, fruit d' un heureux mariage. Retranche de mes jours pour ajouter à ceux de mon epoux, afin que je ne sois pas assez infortunée pour être le témoin de sa mort.

Alors le grand mage, la face tournée vers l' orient, s' écria, prosterné : image devant qui nous nous prosternons, flambeau de l' univers, exauce les voeux de Statira. Répands sur ces heureux epoux, ces rayons divins qui rendent toute la nature féconde,

et fais que les fruits de leur amour connoissent
toûjours tes loix, et célèbrent ta gloire.

p44

Alors le mage leur ordonna de se prosterner,
les bras entre-laissez, et de ne se relever,
qu' après que Statira auroit dit l' hymne,
à l' honneur des douze maisons du soleil.
Il prit ce tems, pour sortir de ce cabinet
avec Haramnour et les deux mages.
L' amoureux Mahmoud, seul avec son
epouse, joignit les plus vives caresses aux
plus tendres protestations. Il fut surpris de
sa résistance. C' est vôtre epoux, belle
Statira, lui dit-il, qui vous conjure de répondre
à son ardeur ; devez-vous ne lui pas
donner des témoignages de la vôtre ? Seigneur,
répondit la princesse, je livre mon coeur à
un epoux que j' adore, mais devez-vous abuser
de ce nom, et mes faveurs doivent-elles
être le prix d' une cérémonie. Ah ! Prince,
si vous connoissiez les délicatesses de l' amour,
comme vous m' apprenez à les connoître dans
ce moment, vous auriez plus d' empressement
à me parler de vos desirs, qu' à les satisfaire,
et vous cherchiez à mériter ce que vous
cherchez à emporter. Mais, princesse, dit
Mahmoud, doutez-vous que mes sentimens ne
méritent tout ce que vous allez faire pour
moi ? Les yeux de la princesse devenoient
plus tendres et plus animez, et l' impatient

Mahmoud espera qu' une douce violence
acheveroit de le rendre heureux, lors-que
s' arrachant d' entre ses bras : quelle estime
auriez-vous de moi, lui dit-elle, si je me
rendois à vos premiers desirs, et si je succombois
aux miens. Elle sortit, pour rejoindre Haramnour,
qui n' étoit pas éloignée, et Mahmoud
la suivit. Aidez-moi, dit-il, à la sultane,
à vaincre l' obstination de cette princesse ;
elle s' arrache des bras d' un epoux,
sans que la tendresse ni le devoir puisse la
retenir. Seigneur, dit Statira, je connois
mes devoirs ; et lors-que vous ordonnerez, il
ne restera à vôtre epouse infortunée que
l' obéissance, mais alors je serai la victime de
ce malheureux devoir, et l' amour, ce devin
amour, qui seul peut rendre nos coeurs

heureux, ne nous animera plus. Prince, que la suite de nôtre hymen soit le commencement d' une sainte ardeur, à laquelle mon coeur se livre entièrement ; ce n' est que la fuite qui m' a garantie de mes propres desirs. Hélas ! Quelle princesse a combattu contre un heros si aimable ? Mais, interrompit Haramnour, cette sainte ardeur qui doit suivre vôtre hymenée, se refuse-t-elle à toutes les douceurs de cette union ? Elle ne s' y refuse pas, répliqua Statira, mais c' est l' amour qui en

p46

régle les momens. Eh ! Doutez-vous de mon amour, dit Mahmoud ? Je n' avois que trop de penchant à vous croire, répondit Statira, mais suis-je indigne de la seule gloire de nôtre sexe ? Mon epoux n' ignorera pas que je sçai triompher de mes desirs les plus ardens, et si j' ai trouvé grace devant lui, qu' il ne demande à son epouse, que ce que l' amour lui inspirera. Si mon coeur vous étoit connu, répondit le sultan, vous ne différeriez pas un bonheur qui doit être le prix de l' amour, mais c' est à vous à ordonner de ma destinée. Cependant l' armée continua sa marche du côté de Candahar, Mahmoud étoit toujours à la tête des troupes ; et après en avoir ordonné les dispositions et les campemens, il revenoit aux *sultanes* , et par le plus tendre empressement il persuadoit Statira, dont la résistance s' affoiblissoit chaque jour. Enfin, cet epoux devint heureux amant. Enchanté de toutes les nouvelles graces qu' il découvrit dans son epouse, il se prosterna devant la sagesse de Mahomet, qui refusa d' aller en Perse, dans la crainte de se laisser séduire par les beautés en chanteresses de ce païs, qui servent de

p48

modèle aux *houris* du jardin, et auxquelles les anges-mêmes ne résisteroient pas.

CHAPITRE 9

décret.

l'armée étoit arrivée à Candahar, capitale de la province des *aguanes*, lorsque Aslant-Giaseb, gouverneur de Merou, demanda une audience à Mahmoud, qui vit, avec surprise, que ce gouverneur, dont la sagesse étoit si connue dans l'Asie, avoit abandonné Merou. *sultan*, lui dit Giaseb, j'ai quitté mon gouvernement sans tes ordres, par-ce-que je l'ai crû nécessaire à ton service. La province que tu m'as confiée sous Tissa, est prête à se révolter. Giaseb, répondit Mahmoud, vous n'avez pas dû quitter sans mes ordres l'emploi qui vous a été confié, et vous avez dû vous servir de mon autorité, pour punir les séditeux ; mais je sçai

p49

vôtre attachement à mon service, et je veux bien vous écouter. J'ai fait cette faute, répliqua Giaseb, en la connoissant, et je viens en recevoir la punition. La prudence timide suit exactement le devoir prescrit, et sans craindre de reproches, elle laisse périr un peuple fidelle. L'affection a d'autres règles, *sultan*, et la mienne m'expose à te déplaire pour le salut de l'état. Je n'ai calmé les principaux chefs, qu'en venant apprendre ta volonté, mais ils refusent d'obéir à celle de Tissa, qui abusant de ton éloignement, les accable de sa tyrannie. Voici sa réponse à mes remontrances tant de fois réitérées ; ou plutôt, voici la réponse de Nadi, maîtresse impérieuse, dont il suit aveuglément les conseils.

Tissa à Giaseb.

" les habitans de Merou ne sont faits que pour payer les tributs ordonnez, et Giaseb, pour les y contraindre par toutes les rigueurs. "

Tissa, dit Mahmoud, à voulu par cette lettre vous faire connoître que j'ai sur mes sujets un pouvoir absolu. Oüi, seigneur, répondit Giaseb, ton pouvoir est absolu, et

p50

tes sujets obéiront avec soumission à ta volonté ; mais as-tu voulu donner un pouvoir arbitraire à tes ministres ? Si tu les dispenses de suivre les loix qu' il a plû à ta sagesse de prescrire, ton pouvoir ne sera plus que la fantaisie de ceux à qui tu le confie.

Tu veux que la province de Merou, paye la vingtième partie de sa récolte, c' est ce qu' elle fait avec zèle ; et lors-que de plus grands besoins ont exigé de plus grands tributs, elle la donné jusqu' au dixième ; mais Tissa, sous prétexte d' assurer les frontières, imagine chaque jour de nouvelles vexations personnelles à son profit, et tes peuples en sont accablés, sans que ton trésor en devienne plus riche.

Est-ce-là, seigneur, l' usage du pouvoir absolu ? Ordonne-moi de périr à la tête de tes soldats, et que je ne sois plus le complice, ou le témoin de la misère publique. Mes ministres, dit Mahmoud, m' ont déjà rendu compte de plusieurs plaintes contre Tissa ; et vôtre vertu, Giaseb, ne me laisse aucun soupçon sur la vérité de ce que vous venez de me dire. Permets-moi, seigneur, répondit Giaseb, d' ajouter, que je ne t' ai parlé que de Merou, mais que toutes les autres provinces sont dans le même état, et sur tout Nichabour, qu' il a chosi pour sa demeure. Le mal

p51

est grand, et pressant, et tu ne sçaurois trop tôt y remédier. Je vais mander Tissa, dit Mahmoud, dois-je craindre quelque désobéissance de sa part ? La licence qu' il a permis aux soldats, répondit Giaseb, leur fait aimer son autorité sans attachement pour sa personne ; et si tu fais connoître que ses vexations ont été faites sans tes ordres, tout deviendra soumis à tes volontés, et j' ai assez de troupes fidelles à Merou, pour te répondre du succès.

Mahmoud, après avoir consulté avec Giaseb et les ministres, fit expédier ce décret :

décret.

moi le sultan.

article 1.

Tissa viendra me rendre compte de sa conduite.

article 2.

Giaseb commandera à sa place dans le Corassan.

article 3.

mes sujets du Corassan ne payeront point

p52

d' autre tribut, que la vingtième partie de leur récolte.

Tissa, dit Mahmoud, a commis le plus grand des crimes, en exposant mes sujets à la révolte ; et si j' ai été lent à punir ses injustices, c' est que je ne l' ai crû coupable que de quelques fautes, et je me souvenois des grands services de son père. Allez, Giaseb, allez réparer mon imprudence, et songez que vous exercez la justice de Mahmoud.

CHAPITRE 10

p53

justice nocturne.

dans une audience particulière du *sultan*, un habitant, nommé Zadi, lui demanda justice contre les violences de deux hommes de sa milice qui étant entrez chez lui de force, lui avoient demandé sa fille ; et irrités de ce qu' elle avoit échappé à leurs desirs criminels, ils l' avoient menacé de le tuer, s' il ne la leur livroit le lendemain. *faites-moi avertir*, lui dit le *sultan*, *lors-qu' ils reviendront* . On lui apprit la nuit suivante qu' ils étoient dans la maison de Zadi ; il y alla lui-même avec une partie de sa garde, et après avoir fait environner la maison, il ordonna d' éteindre les flambeaux, et de tuer les deux criminels. Après que les ordres eurent été exécutés ; il fit rallumer les flambeaux, et ayant

p54

vû les corps de ces malheureux, il fit la prière à genoux, et demanda à Zadi de lui donner à manger. Zadi n' eût à lui offrir qu' un mauvais repas ; et se prosternant à

ses pieds, il le supplia de lui dire ; pour-quoi
il avoit fait éteindre les flambeaux ;
pourquoi il avoit fait la prière, après
avoir vû ceux qui avoient été tuez, et enfin,
pourquoi il avoit demandé à manger.
Mahmoud lui répondit : *j' ai craint
que de mes amis, ou des princes de mon
sang ne fussent les auteurs du crime dans
l' espérance de l' impunité, et je n' ai pas
voulu m' exposer par leur vûë à une pitié
criminelle. Mais lors-qu' à la clarté des
flambeaux, j' ai vû que c' étoient des inconnus,
j' en ai remercié le ciel. Enfin, je vous ai
demandé à manger, par-ce que depuis que j' ai sçû
la violence qui vous a été faite, je n' ai pû
prendre aucun repos ni aucune nourriture, dans
la considération des malheurs, où les peuples
sont réduits ; puis-que dans le lieu-même, où
j' habite, et sous mes yeux, l' injustice est si
hardie. Zadi, mon trésorier vous donnera une
dot pour vôtre fille. Allez en paix, et
publiez à Candahar, de quelle manière
Mahmoud punit le crime .*

CHAPITRE 11

p55

Gebal.

Le général Altuntah avoit reçû et exécuté
les ordres de construire des ponts
pour le passage du Sind, où Mahmoud
réunit toute l' armée. Cette partie de l' Inde
étoit sous sa domination, jusqu' à la
rivière de Patdar ; du côté de la mer,
et jusqu' à Deli vers l' *orient* : c' étoient
les frontières du royaume de Gebal, roi de
l' Indostan.

Ce roi, auteur de la guerre contre
Mahmoud, étoit né avec des talens pour
gouverner ; mais la vivacité des passions,
et l' inhabitude au travail, ne lui permettoient
aucun examen. Avec un courage guerrier,
il avoit un esprit timide, embelli de

p56

vivacitez brillantes, et souvent indécentes ;
toûjours entraîné par les dernières raisons,
toûjours séduit par ses ministres, il ne faisoit
que leur volonté, lors-même qu' il pensoit
ne faire que la sienne. Il aimoit son peuple :
il aimoit la justice. Bon roi, si le ciel
l' avoit favorisé d' un grand ministre.
Son *visir Asmet* n' eut pas de peine à
l' engager dans ses premières guerres contre
Mahmoud, de qui il reçût deux fois la paix,
et une fois la liberté qu' il avoit perduë dans
une bataille. La reconnoissance du bien-fait
fut moins forte que le desir de vanger
l' affront. Il engagea, par le conseil de son
visir , des rois voisins dans une ligue contre
Mahmoud, sous le prétexte plausible de sa
vaste puissance, et sur l' esperance d' une
diversion de la part du roi de Perse : il avoit
assemblé avec ses alliez une nombreuse
armée, et s' étoit déjà emparé de quelques
villes, lors-qu' il apprit l' arrivée de Mahmoud,
dont la diligence l' étonna. Il crut
devoir attaquer des troupes fatiguées d' une
si longue marche ; mais elles étoient
campées d' une manière à rendre ses efforts
inutiles, jusqu' à ce que Mahmoud, bien instruit,
des forces et des dispositions de ses ennemis,
les attaqua lui-même si à-propos, et
avec tant d' ordre, qu' il les mit entièrement

p57

en déroute. Deux rois furent tuez et deux
faits prisonniers. Gebal blessé et presque seul,
se sauva avec peine dans Bethesim sa capitale,
où, après avoir puni les conseillers de cette
malheureuse guerre, il fit dresser un bucher
au milieu de la grande place, et parla ainsi
au peuple, étonné de ce nouveau spectacle.
*j' ai entrepris trois fois des guerres
injustes, et trois fois j' en ai été puni par la
défaite de mes armées. J' ai méprisé les
conseils sages pour me livrer à une folle
ambition, et je n' ai été éclairé que par mes
malheurs. Il est tems que je me punisse moi-même,
et que je vange mon peuple des maux que
je lui ai causez.*
*Radiatil, ma chère fille, je ne vous laisse
qu' un titre imaginaire de reine. Vos etats
sont devenus le juste prix des victoires de
Mahmoud. Si vôtre beauté et vos vertus
vous rendent digne de ses regards, recevez*

*la main de ce héros. deux fois sa clémence
avoit oublié mes injustices, et il seroit
encore prêt à me donner la paix. Mais des
devoirs plus forts que les devoirs humains,
m'ordonnent d'abandonner la couronne ; et
lors-que Vichnou a refusé à mes peuples*

p58

*le droit de me juger, il me juge lui-même
indigne de gouverner, et il ne me promet le
pardon, que par le sacrifice volontaire de
moi-même. Essuyez vos larmes, Radiatil,
j'obéis à cette puissante voix. Que mon
exemple instruisse Mahmoud, et qu'il
apprenne à tous les rois qu'ils ont un juge
inexorable sur leurs devoirs envers leurs
sujets.*

à ces mots, tenant à la main un vase
d'eau du Gange, qu'il se crut indigne
d'avalier, ce roi infortuné se précipita au
milieu des flammes, dont il fut dévoré dans
un instant. Les peuples arrosèrent ses
cendres d'eau, et implorèrent son secours auprès
de Vichnou.

CHAPITRE 12

p59

Radiatil.
Peu de jours après la mort de Gebal,
Mahmoud parut aux portes de Bethesim. Radiatil
voulut en vain obliger les habitans à se
défendre, l'effroi s'étoit emparé
de tous les coeurs, et tout se soumit à
Mahmoud. Par les ordres qu'il donna et par
l'exacte discipline de son armée, à-peine
restoit-il une image de guerre, et les vaincus
devenus nouveaux sujets de Mahmoud,
étoient déjà confondus avec les vainqueurs.
La fière Radiatil n'avoit aucune part à ce
qui se passoit ; et lors-que Mahmoud fit son
entrée à Bethesim, elle l'attendit dans son
palais, et sur son trône. Mahmoud, lui
dit-elle, le voyant paroître, *maître de mes
états, te flates-tu de l'être aussi de ma*

personne ? Et ignores-tu, qu' une reine, comme moi, est toujours la maîtresse de son sort ?

p60

comment useras tu de ta victoire ? Comment dois-je en user, répondit Mahmoud ? La politique , répliqua la reine, te conseille de me faire mourir, pour t' assurer l' Indostan. que me conseille la gloire, dit Mahmoud ? Radiatil surprise, hésita, et répondit : la gloire te conseille de pardonner à tous les rois de l' Indostan, de les rendre tes vassaux, et de n' être plus servi que par des rois. J' ai de plus grands desseins, répondit Mahmoud, charmé du courage et de la beauté de la reine, c' est de vous demander vôtre main que vous avez refusée à tant de rois. Ils en avoient le nom, répondit Radiatil, sans en avoir les vertus, mais le vainqueur de l' Inde est digne de Radiatil, et je lui donne ma main et mon coeur .

Radiatil, en jettant un poignard, dont elle étoit résolue de se tuer plutôt que de souffrir l' esclavage, descendit de son trône, pour y faire asseoir Mahmoud, qui lui dit : reine, je partagerai le trône avec vous ; et vôtre sagesse m' aidera à gouverner de nouveaux sujets qui ne me seront pas moins chers, qu' à vous-même ; ordonnez à vos bramines de nous unir demain par des noeuds indissolubles .

Le lendemain, Mahmoud, et Radiatil furent portez sur des palanquins au bord de

p61

la rivière de Bethesim, où mille tentes avoient déjà formé une nouvelle ville, dont les habitans attendoient l' accomplissement de cette auguste cérémonie avec l' impatience que donne le plus grand intérêt joint à la nouveauté.

Cent jeunes bramines répandirent devant les deux epoux des eaux de parfums, en chantant des cantiques à l' honneur de Vichnou, d' Esvara et de Brama. Et après que le grand prêtre eut fait plusieurs ablutions avec de l' eau de la rivière de

Bethesim, il dit, le visage tourné du côté du Gange.
Reine, vous n'êtes plus à vous ; la mort-même est trop foible pour détruire ce noeud

p62

sacré qui vient de vous unir. Si vous êtes assez infortunée pour survivre à votre epoux, le même bucher qui consumera son corps, doit consumer le vôtre. Arrêtez, bramime, dit le sultan, je dispense la reine de cette loi barbare, et je veux qu'elle vive... ah ! Seigneur, interrompit le bramime, est-ce aux hommes à dispenser des loix que Vichnou a prescrites ? Mahmoud, dit la reine, en vain tu voudrais l'ordonner, je sçais trop mes devoirs pour t'obéir. Eh ! Qu'elle est ton erreur, ajouta le bramime, de croire avoir encore quelque autorité après ta mort ? Peut-être ton ame passera-t-elle dans le corps de quelque vil insecte. Les rois ne sont point exemts du jugement redoutable de Vichnou, qui les récompense ou les punit selon la justice qu'ils rendent à leurs peuples. Mais sultan, c'est à ton Iman à te parler de ces choses. Reine, souvenez-vous que la terre étoit remplie d'un poison mortel que le bon Esvara à bien voulu avaler, pour nous en garantir, et vous devez à sa bonté d'être l'epouse de ce grand roi. Au milieu de cette gloire, au milieu de vos plaisirs, n'oubliez jamais

p63

Esvara. C'est en jeunant et en se souvenant de lui qu'on peut soulager les maux d'estomach que le poison lui cause. Il vous en a prescrit les jours, soyez-y fidelle, et imitez ses vertus, en faisant du bien à ceux-mêmes qui veulent vous faire du mal ; c'est par-là que vous pouvez esperer d'avalier en mourant de l'eau du Gange, et de tenir une queue de boeuf dans votre main, afin que votre ame passe dans le corps d'une vache digne du troupeau de foë.
Sultan, nous étions à toi par le droit de conquête, et nous devenons tes sujets volontaires par ton mariage avec Radiatil ; je

te jure, au nom de ce peuple, une fidélité
inviolable, dont tu peux voir l' heureux
présage dans l' allégresse publique. Confonds tes
nouveaux sujets avec les anciens, et sois à
jamais le père de tous.

Que votre fécondité soit égale à celle du
Gange, et de la rivière de Bethesim ; et que
nos ames passent tout le tems de l' expiation,

p64

dans le corps des animaux les plus agréables
à Vichnou. Mais, puis-je douter du
bonheur de votre union ? Tous les signes me
l' ont annoncé, et l' or que j' ai fondu moi-même,
a parû comme de l' eau la plus pure.

Alors le grand prêtre montra au peuple
le tali, dont, Mahmoud fit un noeud au
cou de Radiatil. Cette marque d' assurance
de mariage, fit jeter mille cris de joye à
tous les assistans, et finit la cérémonie. Les
nouveaux epoux furent portez sur les mêmes
palanquins au palais de la reine, au
milieu d' une foule de peuples qui célébroient
ce grand jour par toutes les marques de
réjouissance que l' idée du bonheur inspire.

CHAPITRE 13

p65

Mansoura.

Le mariage de Radiatil facilita à Mahmoud,
la conquête de toute la partie
occidentale de l' Indostan jusqu' à Gebal
Cammoron. La grande ville de Mansoura
résista quelque tems ; elle demandoit des
privilèges particuliers que Mahmoud refusa
toûjours. *pourquoi*, leur dit-il, *voulez-vous
avoir des préférences sur mes autres sujets ?
est-il juste que ceux qui ont contribué à
ma victoire, soient moins heureux que les
vaincus ? Tous mes sujets seront égaux, et
contribuëront uniformément aux dépenses
nécessaires. Jouïssez de votre situation
avantageuse, et de la fertilité de votre terroir.
portez votre commerce dans toutes les*

parties de l' univers, tout vous favorisera. Les vaisseaux que je fais construire assûreront votre navigation : vos marchandises seront transportées librement dans tous mes etats ;

p66

et ceux de vous qui se distingueront par des talens supérieurs, seront élevez aux plus grands honneurs. Amrou, vous accordera toutes les graces qui ne seront pas au préjudice de mes autres sujets .

C' est ainsi que la ville de Mansoura est devenuë le magasin général de l' Asie, et le rendez-vous de tous les marchands du monde. Amrou détourna les habitans d' avoir d' autres ecoles, que celles qui pouvoient les instruire sur la navigation et sur le commerce, de peur que trop occupez des sciences, ils ne négligeassent les arts utiles.

Par le même principe, Mahmoud suprima toutes les ecoles des campagnes, afin que rien ne détournât de la culture des terres et du travail des manufactures. Gasna, et les grandes villes de sa domination fournissoient assez de sujets pour les sciences nécessaires ou amusantes. Les laboureurs et les artisans occupez, et récompensez de leur travail, vivoient dans une heureuse ignorance de tout le reste, et les enfans ne connoissoient que la profession de leurs pères.

CHAPITRE 14

p67

les algors.

pendant qu' Amrou, occupé de former une marine, étoit à Diabul, pour examiner la construction des vaisseaux et les ouvrages du port, des ouvriers, suscitez peut-être par ses envieux, se plainquirent à Mahmoud, d' avoir été payez en *algors* , sur les tributs de la province de Kovarems, éloignée de trois cent *parasanges* . Mahmoud, persuadé de la fidélité de son ministre, crut qu' il n' y avoit pas eu d' autre

moyen de les satisfaire. Il envoya chercher un riche marchand de Bethesim, pour lui emprunter la quantité d' or nécessaire à ce paiement. *sultan*, lui dit ce marchand, après lui avoir donné ce qu' il demandoit, en veux-tu davantage ; prens. Comment, lui

p68

dit Mahmoud, étonné, ne crains-tu-pas que j' abuse de mon autorité pour ne point te rendre ce que tu me prêtes ? Quoi ! Répondit le marchand, celui à qui ciel a confié le gouvernement des hommes, voudroit me tromper, et ne pas tenir ce qu' il promet ? Non, cette crainte seroit criminelle.

Au retour d' Amrou, le sultan lui dit ce qui s' étoit passé. Seigneur, dit Amrou, ne me crois pas assez imprudent, pour laisser épuiser ton trésor, ou pour réduire le maître de tant de provinces au besoin d' un crédit particulier. J' ai payé tes ouvriers sur les tributs du Kovarems, par-ce-que la valeur de tout ce qui porte ton auguste cachet, est par tout égale au poids de l' or qu' elle annonce, et il n' a tenu qu' à eux de l' éprouver.

Que je fasse connoître à tes nouveaux sujets la vaste étendue de tes etats en payant sur la mer de Dilem, les dépenses faites sur la mer des Indes, c' est peut-être un avantage frivole.

Mais il n' est rien de plus utile à tes sujets, que de multiplier pour eux le gage général des échanges et du commerce, et de leur faciliter

p69

les payemens dans tous les lieux nécessaires, tels que la province de Kovarems.

Amrou, lui dit Mahmoud, je devois rougir de ne point entendre ces choses, mais je ne rougirai point de m' en instruire. Je te dirai, seigneur, répondit Amrou, des choses communes, que les occupations guerrières ne t' ont point laissé le tems de développer.

Les seuls biens réels, sont les productions de la terre, et c' est d' elle que nous retirons tous nos besoins, en réduisant tout à nos

usages par l' industrie de nos manufactures. Mais toute terre ne produit pas tout. Il faut que chaque païs se procure ce qui lui manque par le superflu recueilli. Cet echange continuel est le grand mobile de l' abondance. Les echanges n' ont pû se faire entre les premiers hommes que de denrée à denrée ; c' est ainsi qu' ils se font encore chez les sauvages, et chez les peuples non policez. Plus les sociétés ont augmenté, plus les besoins de détail ont augmenté, et par conséquent les incommodités des premiers echanges. On a donc imaginé un gage ou equivalent général d' un prix certain, aisé à transporter, qui devint la mesure commune de tout ce qui peut entrer dans le commerce.

p70

On a choisi pour cela l' or et l' argent, qui indépendamment de cette convention générale, qui les rend si précieux, ont encore une valeur par les usages qu' on en peut faire.

Mais les grands progrès du commerce, ou des besoins de l' état, ont rendu ces métaux insuffisans ; il s' en fait une espece de multiplication par la confiance des particuliers entr' eux. Cette confiance doit être bien plus entière pour le sceau du souverain, et c' est ainsi que je multiplie dans tes états l' or, et l' argent, ou pour mieux dire le gage des echanges. Tu en vois l' exemple dans les algors dont j' ai payé tes ouvriers. Les marchands de Bethesim, et de Diabul ont à Kovarems les marchandises qu' ils en retirent, et ils le peuvent aisément et sans risque par les algors.

L' or et l' argent circulent cependant toûjours à l' usage du commerce, et ne sont pas anéantis par des transports continuels. C' est sur des principes à peu près semblables que le Japon et la Corée sont devenus si puissans, et qu' ils jouissent des riches produits de la terre d' Ophir, pendant que le royaume de Java qui l' a conquise, n' en a que le poids de la domination. Vous m' apprenez, dit le sultan, des choses

p72

utiles, et dont j' espère de faire de grands usages. Cependant n' oublions pas de récompenser le zèle vertueux du marchand qui m' a offert ses richesses.

CHAPITRE 15

les danseuses.

Solabi, accompagnée de cinquante danseuses, se présenta au sultan qui étoit avec ses ministres, et lui dit : seigneur, j' ai abandonné Ispahan, pour m' établir dans tes états, et j' ai été suivie de quantité de danseuses persanes, dont je suis la supérieure. Je viens t' offrir un spectacle qui n' est peut-être pas indigne de servir de délassement à tes travaux. Pourquoi, répondit Mahmoud, avez-vous quitté la Perse, la reine Seïdar vous a-t-elle renvoyées ? Non, seigneur, dit Solabi, et même le visir Dolka nous protegeoit particulièrement. Il abolit à nôtre prière la loi qui défendoit aux danseuses, d' aller dans les maisons sans y être

p73

appellées ; mais malgré cela, nos exercices diminuoient chaque jour, et encore plus les rétributions si abondantes du tems d' Ebn-Ebad. Seigneur, dit Amrou, puisque la protection de Dolka, n' a pû soutenir les danseuses à Ispahan, je ne me tromperai pas en assûrant que les richesses de la Perse sont beaucoup diminuées. Je le crois, dit Solabi ; car quoi-que Dolka ait augmenté le tribut que nous payons, cependant il en retiroit beaucoup moins. Le sultan lui demanda, quel étoit son emploi, et celui des danseuses. Nous sommes, dit Solabi, appellées aux fêtes que donnent les grands et les riches, et nous les embellissons par des jeux et des danses. Nôtre spectacle est divisé en deux, en quatre et en six actes. Le premier acte n' est qu' une récitation des enchantemens de l' amour. Dans les autres, ce sont les suites ordinaires de cette passion ; les soins, l' esperance, la jalousie, la fureur, et l' inconstance. Les attitudes des danseuses, sont encore plus expressives, que les vers qu' elles

disent, ou qu' elles chantent, excitées par tous les instrumens de musique et par la voix-même des musiciens.

p74

C' est à moi, en qualité de supérieure, continua Solabi, que les postulantes s' adressent pour être reçûës, et je n' en reçois point au dessus de l' âge de quinze ans, et qui ne soit capable de jouer dans le premier acte. Les bandes sont de douze, avec une supérieure particulière, qui les envoie, selon le prix de la demande, qu' elle distribuë ensuite proportionnellement aux talens de chacune. Je ne parle point du métier de courtisanes, qu' elles seules exercent. C' est sur quoi les supérieures n' ont d' autre droit que celui d' empêcher le désordre et de le faire punir. Les danseuses royales sont choisies dans toutes les bandes, et l' esperance de ce choix sert à les perfectionner. Celles-là s' enrichissent aisément par les présens de tous les grands de la cour, qui dans les fêtes se servent d' elles préférablement aux autres danseuses. Allez, Solabi, dit Mahmoud, les sultanes arrivent incessamment, préparez un spectacle qui soit digne d' elles. Après leur départ, le sultan dit à ses ministres : si je dois recevoir les danseuses, c' est avec la loi qui leur défend d' aller dans les maisons sans y être appellées, et c' est l' avarice imprudente de Dolka qui l' avoit abolie dans la Perse. Seigneur, répondit Giafar, lorsque les danseuses attendront qu' on

p75

les envoie chercher, elles serviront d' ornement dans les fêtes, ou de délassement après le travail ; alors-même elles peuvent garantir d' un attachement dangereux, mais il ne doit pas leur être permis d' aller irriter des passions tranquilles, ou d' aller séduire de jeunes coeurs qui se livrent trop aisément aux plaisirs offerts.

Le spectacle public, dit Amrou, est un objet digne de l' attention du gouvernement. Il peut arrêter la férocité inséparable de

l' usage continuel des armes ; c' est un lien commun qui occupe la dangereuse oisiveté d' une jeunesse fougueuse ; mais il doit être rempli de maximes et d' exemples de vertu, qui corrigent la mollesse des danseuses persanes, dont l' amour est l' unique objet. Les spectacles des autres nations, répondit Mahmoud, sont remplis de toutes les passions ; les vertus n' y sont jamais sans mélange, et les vices s' y présentent souvent avec de si beaux traits, que les impressions en doivent être extrêmement dangereuses. C' est par ces passions, dit Amrou, que les grandes sociétés se soutiennent. L' ambition, l' intérêt, l' amour, sont les ressorts qui conduisent les hommes : c' est ne les pas connoître, que de leur en attribuer d' autres ; mais ils veulent être estimez, et cette estime, sans laquelle ils ne peuvent être

heureux, ne doit leur être accordée qu' autant qu' ils seront justes. Alors, leur ambition deviendra émulation ; l' intérêt, prudence ; l' amour, délassement, la justice ennoblit tout. Voilà, sur quels principes les spectacles seront utiles chez toutes les nations. Vous m' avez étonné, répondit le sultan, mais je sens la vérité de vos discours, et je connois, combien mes vûës en étoient éloignées. Je ramenois tout à une idée confuse de vertu, que je m' étois formée, et je doutois, si je ne devois pas interdire les spectacles, pour éviter les dangers du plaisir. Ah ! Seigneur, répliqua Amrou, que ces especes de vertu, qui ne prennent leur source que dans une imagination particulière, sont dangereuses ; elles ne peuvent former qu' un conducteur de Derviches. Le dominateur de l' Asie doit avoir la vertu de toutes les nations ; c' est la justice, c' est cette sublime vertu, qui sçaura toûjours t' arracher aux délices pour tes devoirs. La nécessité de vivre ensemble, dit Meinendi, a obligé les hommes de déposer entre les mains d' un souverain, le droit de liberté qui leur est si naturel ; il en n' aît une obligation réciproque. Ton peuple te doit le respect et l' obéissance, et tu lui dois une affection qui fasse oublier la perte de sa liberté : tu ne peux remplir ces conventions, qu' en travaillant

p77

sans cesse à son bonheur ; c' est la justice du souverain. Tu sçais quelle récompense t' est promise par le prophete ; elle sera plus grande que celle d' Aboebekre et d' Omar, qui ont été justes pendant un tems heureux, et tu l' es pendant un tems de corruption ; cette récompense sera précédée de la volupté suprême d' être l' objet de l' estime et de l' amour d' un peuple chéri. Vôte sagesse, dit Mahmoud, ne cède point à celle des barmécides. Heureux le roi qui se conduit avec de tels ministres.

CHAPITRE 16

Mahmoud, maître de tant de nations différentes, cherchoit de quelle manière il devoit gouverner pour les rendre heureuses. Il résolut de les ramener insensiblement à l' uniformité de loix et de tributs ; mais il sentit une difficulté bien plus grande à les ramener à l' uniformité du culte. Il assembla un conseil, où il voulut que le *katib* qui l' avoit toujours accompagné, assistât. L' objet du conseil fut proposé en ces termes :

les indiens subjugués ont la liberté de continuer dans leurs diverses idolatries : les persis ont leurs temples à côté de nos mosquées : les sunnites et les alides, sont indistinctement confondus parmi mes sujets musulmans ; ces différences d' opinion sont-elles plus dangereuses que ma tolérance n' est utile ?

meinendi parla ainsi.

pendant quelque tems les *egyptiens* ne souffroient chez-eux d' autre culte que celui d' Isis ou d' Osiris, souvent-même ils ont persécuté ceux de leurs citoyens qu' ils soupçonnoient d' incrédulité, ou de négliger leurs cérémonies. Cela causoit la fuite de quantité de familles, qui portant leurs biens et leur industrie ailleurs, affoiblissoient d' autant leur patrie.

Le hazard a bien servi les *romains* .

Leur religion admettoit toute sorte de cultes, et même leur politique transportoit chez eux les dieux des nations vaincuës, pour les ajouter aux leurs. Ces nations ne faisoient pas une unité d' etat avec les *romains* , qui, législateurs pour eux-seuls, n' étoient que des conquérans pour le reste de la terre. Ils n' avoient d' autre soin après leur victoire, que d' assurer les contributions par des forteresses ou des armées.

Nôtre *prophete* nous ordonne de subjuger les nations infidèles qui nous attaquent ; mais il défend de les contraindre à sa loi, dont la vive lumière les éclairera un jour. Cependant ils rachètent

cette liberté par des tributs, dont les vrais *croyans* sont exemts. C' est ainsi que les armes des *califes* ont étendu leur religion avec leur domination.

Les *egyptiens* et les *romains* étoient dans des extrémités opposées, peut-être dangereuses ; sui l' exemple des *califes* .

Giafar, dit Mahmoud, *faites précéder votre avis des différentes politiques que vous avez remarqué là-dessus dans vos longs voyages* .

Mon premier voyage, dit Giafar, a été dans l' isle de Serendip autres-fois partagée en différens royaumes, et à présent réunie en un seul ; mais chaque royaume a conservé sa religion, et le roi n' a point cherché à les ramener à la sienne, soit qu' il n' ait pas eû assez d' autorité, soit qu' il ait crû la chose indifférente.

Un de leurs sénateurs, avec qui j' étois lié d' une amitié particulière, me disoit : c' est ici seulement, où les hommes jouissent de la liberté de penser et d' écrire ; et la différence des sentimens sur le culte

n' y cause pas de dissention plus dangereuse que la différence des sentimens sur des *jongleurs* .

De l' isle de Serendip j' allai dans le royaume de Chianci, que je trouvai divisé en de dangereuses factions, fomentées par des mécontents, sous prétexte de religion. Des disputes vagues, et chimériques, peut-être trop souffertes, étoient tournées en affaires d' état. Je ne puis, *seigneur*, t' en donner une plus juste idée, qu' en les comparant à celles que termina si sagement le *calife Mokavake* . Il s' agissoit de sçavoir, si l' Alcoran avoit été créé, ou s' il étoit éternel. La dispute dévenoit vive, mais il la défendit sous peine de la vie, et permit à chacun d' en penser ce qu' il jugeroit à-propos.

Il n' étoit plus tems à Chiansi ; les esprits étoient trop aigris par des intérêts personnels et ambitieux. Nous nous pressames

d' en partir pour éviter les horreurs
d' une guerre civile. En effet, j' appris à
mon retour que les deux factions s' étoient
fait une cruelle guerre, et qu' enfin
les vainqueurs avoient exterminé les
vaincus avec la plus grande barbarie,
sans que la puissance royale pût l' empêcher.
Il en coûta à la nation la moitié

p82

de ses meilleurs sujets.
J' arrivai à l' isle de Sumatra. Je ne te
parle point, *seigneur*, ni de nôtre navigation
ni des moeurs ou du gouvernement de ces
différens païs ; je te raconte
ce que j' ai vû, et ce que j' ai entendu sur
le culte ; ton sublime génie en tirera les
conséquences.
Le roi de Sumatra ne souffre qu' un
seul culte ; mais il n' oblige point ses
sujets à l' embrasser. Il suffit qu' il n' y ait
aucun signe public d' un culte différent, et
que tout se réunisse dans l' exacte observation
des loix civiles. Par-là il a rendu
son royaume bien plus florissant que
celui de l' isle de Java sa voisine, où un
tribunal sévère fait les plus exactes
perquisitions des erreurs de l' esprit, pour
les punir avec la plus grande rigueur.
Le terme de ma navigation étoit l' isle
de Ternate. La république avoit été
formée de pirates rassemblez par des
événemens singuliers, dont je pourrai
t' amuser un jour. Vingt d' entr' eux furent
chargez de dresser des loix. Ils commencèrent
par la religion, dont ces peuples
avoient à peine quelques idées.
Enfin, ils convinrent de ne bâtir qu' un
seul temple dans la capitale. La forme

p83

de l' autel étoit ronde, et ne représentoit
qu' une figure pyramidale. Le temple
étoit ouvert le jour et la nuit, et des
prêtres chantoient sans cesse : *mortels,*
adorez le ciel, aimez vos frères, servez
la république .

Il étoit libre à chacun d' aller, ou de ne point aller dans le temple commun ; mais il n' étoit pas permis d' édifier d' autre temple. Tous les premiers jours de la lune, six sénateurs y venoient, et aux deux equinoxes, c' étoit le senat en corps. Insensiblement tout se ramena à la prière des prêtres ; c' est qu' elle est le fondement de la loi de nôtre grand *prophete* .

à mon retour je repassai par l' isle de Serendip, où je vis avec surprise des commencemens de trouble pour un culte nouveau.

Les *egyptiens* croyoient, selon leur ancienne tradition, qu' à la guerre des *titans* , les dieux s' étoient réfugiés en Egypte, où pour mieux se cacher, ils s' étoient transformez en toute sorte d' animaux et de plantes, source de toutes leurs folles adorations. Un de leurs prêtres, sur la foi de la liberté de l' isle de Serendip, étoit venu pour y prêcher cet-doctrine.

p84

Il leur proposoit un *oignon blanc* pour objet de leur culte, les assûrant que Jupiter s' étoit transformé en cette plante, et qu' il prenoit plaisir d' y venir.

Pouvoit-on soupçonner des peuples aussi éclairés que ceux de Serendip, de donner dans une telle extravagance ; cependant elle trouva ses partisans, et le magistrat employoit son autorité, pour en arrêter le cours. Déjà plusieurs de ces fanatiques avoient été punis avec leurs chefs.

Je revis mon ami le sénateur qui gémissoit des malheurs, dont cette nouveauté menaçoit sa patrie. Je pris part à sa peine ; mais je ne pûs m' empêcher de lui demander, si les loix de l' état étoient changées, et si sa nation ne jouissoit plus de la liberté de penser et d' écrire sur le culte. *ah ! Mon cher ami*, me répondit-il, *quel abus n' a-t-on point fait de la liberté, et à quel point de folie l' imagination humaine n' est-elle pas parvenue, de proposer un oignon pour objet du culte ?* Je lui répondis, que puis-qu' il n' y avoit

point de bornes à la liberté, chacun
pouvoit choisir et prêcher son culte, et que
celui de l' oignon n' étoit point nouveau ;

p85

qu' il venoit de la nation la plus sçavante,
de celle-même qui étoit la source de
toutes les doctrines.

Enfin, après plusieurs discours. *non,*
s' écria-t-il, l' imagination des hommes est
trop dérégulée, pour devoir être abandonnée
à elle-meme ; mais comment éviter les
dangers de la liberté, sans s' exposer à tous
les malheurs de la contrainte ? Quelle est
la sagesse qui assignera les bornes de l' une
et de l' autre.

je crois, ajouta Giafar, qu' il seroit
difficile et même dangereux de se prescrire
une loi générale et inviolable sur les
cultes : les circonstances particulières
doivent déterminer ta sagesse à les souffrir,
ou à les proscrire, selon qu' ils peuvent
altérer le repos public ; mais je donne
l' exclusion au tribunal de l' isle de
Java.

Si ce tribunal, dit le *katib* , avoit été
établi à Chiansi, la punition de quelques
particuliers auroit épargné bien du sang
à la nation. *sultan*, comment peux-tu
espérer la tranquillité publique, lors-que
tes sujets seront divisez, sur l' objet qui
les intéresse le plus. Quel frein pourra
retenir le zèle indiscret des *imans* , des
mages et des *bramines* , dont les haines

p86

fanatiques ou intéressées ne prêcheront
que la discorde. Il n' est pas besoin d' exemples
étrangers, l' histoire du *califath* ne nous en
fournit que trop ; les *somnites* et les
schûtes , ont été et sont toujours
des occasions prochaines de dissensions
cruelles, et plus leurs opinions sont
raprochées, plus leurs coeurs sont éloignez.
sultan, dit Amrou, on ne doit pas
dissimuler des dangers dans la tolérance de
différens cultes, qui souvent n' attendent

tous qu' une occasion, pour s' exterminer mutuellement ; mais tu n' as pas d' autre parti à prendre pour conserver tes sujets *et tes conquêtes ; cependant*, tu n' es peut-être pas éloigné du gouvernement de Sumatra, car tes peuples, qui seroient si obstinez à soûtenir le culte que tu voudrois leur ravir, l' abandonnent tous les jours, frapez des clartez du *musulmanisme* que leur *sultan* professe.

p87

Après un moment de silence, Mahmoud dit : *lors-qu' il est connu par une longue expérience que des cultes établis ne causent aucun désordre, il est de la sagesse de les tolérer, et peut-être de les protéger ; mais les opinions nouvelles sont toûjours dangereuses, par-ce-qu' il n' est pas possible de prévoir les effets qu' elles peuvent faire dans des imaginations qui n' ont que trop de penchant au fanatisme. c' est sur ces principes que je remplirai exactement mes conventions avec les parsis et avec les indiens. je souffrirai également les somnites et les alides, qui vivront en paix, et j' ignorerai toûjours l' erreur du bon citoyen ; mais celui-là sera un mauvais citoyen, qui voudra prêcher une doctrine nouvelle, ou troubler celles qui sont établies, et je le punirai comme perturbateur du repos public .*

CHAPITRE 17

p88

Nadi.

Le bruit répandu d' une sédition dans le Corassan, fut confirmé par l' arrivée de douze habitans de Nichabour ; qui vinrent se jeter aux pieds de Mahmoud. *seigneur*, lui dit le plus ancien, nous implorons ta clemence pour une ville fidelle qui a eu le malheur de t' offencer, et qu' un prompt repentir a remis dans l' obéissance

la plus soumise. Ce n'est point par un dessein formé qu'il y a eût une sédition à Nichabour, c'est une suite de l'imprudence de Tissa. *commencez*, dit Mahmoud, en l'interrompant, *à mériter la grâce que vous demandez, par un récit fidèle de ce qui s'est passé.*

seigneur, reprit le député, il est de ton intérêt et de nôtre justification, que nous te fassions connoître Nadi, favorite de Tissa, dont les conseils pernicieux ont

p89

précipité ce gouverneur dans son malheur. Cette femme, jeune, belle, d'un esprit séduisant, orné de talents, et de toutes les connoissances superficielles, avoit pris sur Tissa cet empire, que la supériorité de génie donne si aisément sur un cœur prévenu. Elle étoit dévorée du desir de gouverner, et présomptueuse jusqu'à se croire capable de gouverner tout l'univers. Occupée sans cesse de ses artifices, avare et comblée de richesses, elle trouvoit tous les jours des routes nouvelles, pour parvenir à ses desseins avides d'acquiescer, souvent-même celle de paroître s'y opposer. Follement superstitieuse sans religion, toujours insolente, avec une vivacité étourdie, mais réparée par une présence d'esprit singulière. Sans égards, et sans foi, elle sacrifioit tout au plus léger caprice, ou à son temperament désordonné. Elle voyoit à regret Tissa recevoir tes ordres, elle seule vouloit en donner. Puissent ses noirs desseins être sans exécution ! *sultan*, nous avons de sa main des projets d'appeler le Kan des *tartares* dans le Corassan, de lui en faciliter l'entrée, et

p90

d'en partager la souveraineté avec Tissa. *quoi !* dit Mahmoud, *Tissa a voulu se révolter contre moi ?* Nous n'avons rien trouvé contre Tissa, reprit le *corassanien*, et Nadi étoit bien capable de tramer à son

insçû cette conspiration horrible, et de ne l' a lui réveler, que lors-que la facilité de l' exécution, ou la difficulté de s' y opposer, auroient pû le déterminer. Voilà les preuves de ce que nous disons. Le député présenta à Mahmoud des papiers, dont le *sultan* remit l' examen à Giafar. Nadi, continüa le député, entretenoit Tissa dans une débauche continuelle, et cependant dispoit de tout. Elle avoit obtenu un pouvoir d' exiger de grosses sommes des habitans, sous de vains prétextes, qui ouvroient la porte à toute sorte de délators, par le prix attaché à leur infamie. Ces moyens ne lui servirent qu' à remplir les prisons d' infortunez, qui préferoient les fers à la ruine de leurs familles. La populace qui avoit vû d' abord avec plaisir élever une persécution contre les riches, en sentit bien-tôt le contre-coup, et se trouva réduite dans la dernière misère, par la cessation du travail et du commerce. Elle murmura : les amis des persécutez attisèrent ce feu

p91

naissant. Enfin, Tissa au milieu d' une débauche envoya des satellites pour enlever de sa maison, un riche habitant, que le bon usage de ses richesses avoit rendu cher à ses compatriotes. Cela causa quelque émotion. Tissa excité par Nadi, sortit à la tête de ses gardes, et animé de vin et de colere, il fit faire main basse sur tout ce qui se présenta. Le peuple en devint furieux, et la sédition fut générale. Tissa, Nadi, et leurs ministres furent massacrez, et leurs maisons furent brûlées ; mais on respecta tes palais, et mille clameurs annoncèrent la fidélité du peuple pour son roi.

La tranquillité, qui suivit de près cette émeûte, fut accompagnée de remords, et de craintes. On apprit que Giaseb venoit, porteur de tes ordres ; trois de nos citoyens ont été l' assûrer de l' obéissance de la ville, et nous avons été envoyez pour nous prosterner, et te demander grace, en nous offrant nous-mêmes pour expier le crime de nôtre patrie. *députez*, dit Mahmoud, *si le rapport de Giaseb, est conforme à vos discours, et si les*

habitans de Nichabour ont obéi avec soumission au décret dont je l' ai chargé, esperez tout de l' affection que j' ai pour vous.

p92

en effet, les lettres de Giaseb s' étant trouvées conformes au recit des députez, Mahmoud leur accorda une amnistie générale. Cependant il fit de grandes réflexions sur l' autorité immodérée des gouverneurs de ses provinces, et sur la facilité d' en abuser : il résolut de la borner au commandement militaire. Il établit des tribunaux pour juger les particuliers, et des trésoriers pour la levée des tributs, et pour le payement des milices. Ces trois autoritez indépendantes entr' elles, et dont les fonctions étoient exactement préscrites, se balançoient réciproquement. Aucune n' étoit assez forte pour s' ériger en tyrannie, aucune ne pouvoit anéantir les deux autres.

CHAPITRE 18

p93

le spectacle persan.
le *serrail* des rois de l' *orient* les suit toujours, et Haramnour et Statira arrivèrent à Bethesim peu de tems après Mahmoud. Elles sçavoient son mariage avec Radiatil, qui les reçût dans son palais, non pas comme des rivales (à peine ces *sultanes* connoissoient-elles ce nom) mais comme de tendres amies réunies par le même intérêt. Après que des fêtes publiques eurent célébré l' heureuse arrivée des *sultanes* , Mahmoud ordonna à Solabi de préparer le spectacle. Le lieu et le théâtre étoient magnifiquement ornez, et il y avoit des places marquées pour les principales dames de Bethesim et pour la cour de Mahmoud : ses ministres étoient aussi de ses plaisirs. Cent instrumens de musique commencèrent

par le Perdeh-Esphahan ; il fut suivi d' un air Kovarems dont les princesses furent surprises. Il y a, dit Statira, dans cette musique étrangère quelque chose de barbare qui ne déplaît point. *sultane*, dit Giafar, *c' est un mélange d' accords variez qui passent légèrement, pour suivre un dessein et nous ramener plus agréablement à la douceur de nos accords. Il me semble*, dit Mahmoud, *qu' ils en abusent quelque-fois.* *seigneur*, dit Solabi, qu' on avoit fait aprocher, *une persane et une kovarems chanteront chacune dans leur langage, un air de leur nation que tu pourras comparer ; mais voilà le premier acte qui commence .* La *danseuse Ternon* chanta ces paroles de Ferdoussi.

" la rose ne fait les délices du printems et l' ornement des jardins, que lors-que le soleil la fait éclore ; et nos coeurs ne goûtent de vrais plaisirs, que lors-que l' amour en a fait éclore des desirs pour la beauté.

Le coeur, qui n' aime point, est comme l' oeil dans les ténèbres, ou comme l' étoile du nord couverte de nuages. Si la jeunesse se fait aimer, la vieillesse doit toujours jouir du plaisir d' aimer. "

douze danseuses, dont six représentoient les amans et six les amantes, dansèrent une danse figurée qui les faisoit paroître se chercher mutuellement. Après la danse, une *persane* chanta la *maridah* .

Lors-que le *calife* prend ma main pour me conduire dans un lieu, d' où je dois aller au bain, la pudeur donne à mes jouës, une couleur semblable à celle des roses.

Le *calife* Haroun, dit Mahmoud, aux *sultanes*, *avoit engagé le poète Dohak, à faire sur un bouquet de roses de la belle Maridah, un distiche qui exprimât la qualité de ces roses par une comparaison.* *Maridah trouva le distiche du poète trop foible, et fit celui qu' on vient de chanter.*

on chante à présent les fameuses chansons du raccommodement d' Haroun, avec Maridah,

que ces danseuses représentent si bien. l'esperance des amans, dit Solabi, est le sujet du second acte . Une danseuse récita avec de fortes inflexions de voix qui faisoient douter, si elle chantoit, ou si elle déclamoit ces vers d' *abou-navas* .

" le laboureur qui ouvre la terre, avec le soc de la charuë, soûtient son travail agréablement, par-ce-qu' il a l' esperance d' une abondante moisson, et les amans sont toûjours heureux, lors-qu' ils ont l' esperance de recueillir la douce moisson de l' amour. ô esperance ! ô esperance ! Ah ! Que deviendroient les hommes sans la divine yvresse !

Dans ces deux premiers actes, ajouta Solabi, les vers annoncent le sujet, par-ce-que les expressions des *danseuses* sont trop générales pour le faire connoître ; mais dans celui de la jalousie, qui est le

troisième, vous le conoîtrez aisément à la *danse* de Ditoman la plus parfaite des nôtres " . *danse-t-elle mieux*, dit Haramnour, *que ces deux danseuses, dont l' une exprime si bien l' empressement et l' autre l' incertitude de le rebuter ou de s' y rendre ?*

" Ditoman, reprit Solabi, réunit les talens des deux. Elle a la vive légéreté d' Eptami, et les graces de Sieto. Vous n' ignorez-pas, *princesses*, continua Solabi, que le nom des *danseuses* marque le prix de leur danse. " *la singularité de leurs noms*, dit Statira, *me l' a fait soupçonner* .

Dix *danseurs* dansoient l' *aurenki* que deux chantoient en dialogue.

" c' est l' amour qui en ouvrant les levres et la bouche de Schirin, a ravi le coeur et emporté l' esprit de Kosrou.

Pourquoi, brillant Kosrou, voulez-vous m' engager etc. "

l' aurenki, ou l' air du trône, que vous trouvez si beau, dit Giafar, est le chef-d' oeuvre du fameux Barbud, maître de musique de Kosrou-Parvis, roi de Perse. on appella de ce nom, les plus excellens musiciens, et Fakri en parlant d' une fête magnifique, dit, que la déesse des amours et des graces, y tenoit lieu de Barbud, ou de maître de musique .

Un air *kovarems* extrêmement vif annonça la jalousie. Ditoman dansa avec les attitudes de ces femmes que le vin rend comme furieuses. L' air changea en mouvemens lents. Alors le visage de Ditoman parut dans une langueur passionnée qui dura peu, car deux *danseuses* en amant et amante, étant entrées sur la scene, en se regardant tendrement, la fureur reprit Ditoman, dont la *danse* croisoit toujours celle des deux amans, qui cherchoient à se réunir ; en sorte que la vivacité de la musique exprimoit également la jalousie de Ditoman et le vif empressement des deux amans.

p99

Otta, en amant jaloux, se joignit à la danse, et l' on crût voir que Ditoman et elle vouloient se vanger des deux amans en se réunissant ; mais un moment après, elles se séparoient pour les suivre. Les amans s' échapèrent et la *danse* finit par les fureurs de Ditoman et d' Otta. Une *kovarems* chanta :
" la tempête, excitée par le vent du midi, trouble le repos du ciel et de la terre, et le calme succede à cette agitation, mais le jaloux ne connoît point le calme, et une tempête succede dans son coeur à une tempête. Il veut troubler les amans heureux, il se fait une peine de leur bonheur, et l' amour l' en punit sans pitié. "

Farabi, dit Giafar, est l' auteur des paroles et de l' air. Il le chanta sans être connu en présence du visir Ebn-Ebad, après des airs de douceur, et il fit ressentir successivement à ceux qui l' écoutoient, toutes les passions en changeant d' air et de mode. Farabi est venu et les chagrins se sont dissipez. Ces paroles qu' il écrivit sur un théorbe

avant de partir, le firent connoître à Ebn-Ebad, qui eût du regret d' avoir perdu cette occasion de le retenir auprès du roi de Perse. " les vers, dit Amrou, et l' action de Farabi, en les chantant, contribuoient autant que sa musique à exciter ces différentes passions. La musique et la danse ne sont que des effets de la joye, et jamais la tristesse n' a inspiré ni l' une ni l' autre. Elles n' expriment d' elles-mêmes que la lenteur ou la vitesse ; ce sont les attitudes et le visage de l' acteur qui déterminent, quelle est sa passion et son caractère. Vous venez d' entendre le même air servir également à la jalousie de Ditoman et à la vivacité de deux amans qui se cherchent. Souvent, dit Meimendi, nous sommes séduits au point d' attribuer à la variété des tons et du mouvement, ce qui n' est que l' effet des paroles et du jeu de l' acteur. Ainsi, répliqua Statira, on croit que l' air est gai, lors-que les paroles et l' acteur le sont. Ajoutez, dit Giafar, que les mouvemens lents ou vifs expriment vaguement et de convention les passions dont les effets sont lents ou vifs, telles que la tristesse ou la joye.

p101

Ebn-Ebad, dit Giafar, portoit toujours avec lui les *agani* , ou le grand recueil des chansons arabiques d' Alboufarage, dont un exemplaire se vendoit à Ispahan quatre mille drachmes d' argent, et il préféreroit ce chant à celui des grands spectacles *persans* . "

les chœurs chantoient les fureurs de la jalousie, pendant qu' une nouvelle *danse* de deux *jaloux* avec une *danseuse* , et de deux *jalouses* avec un *amant* termina cet acte.

Voici dit Solabi, l' acte de l' *inconstance*.
écoutez le chœur qui chante les vœux des géomylers, ces religieux si chers du prophete.

" le printemps qui succede à l' hiver est suivi de l' été que l' automne chasse ; et le soleil ne court que pour changer de maison. Cette variété continuelle, dont la nature se divertit, est l' exemple qu' elle

nous donne à suivre. Le tribut d' un coeur inconstant doit être plus agréable à l' amour que celui d' un coeur fidelle, c' est un hommage rendu avec plus d' ardeur à la beauté etc. "

p102

cépendant Eptami et Sieto dansoient les bras entre-lassez. L' amant Eptami se détacha insensiblement, pour fuir l' amante Sieto qui le suivoit sans pouvoir l' arrêter. Ditoman et Otta, au milieu de vingt-quatre *danseuses* , finirent le spectacle par des *danses* qui exprimoient successivement toutes les passions, pendant que le *choeur* chantoit ces mêmes passions. Les applaudissemens qui avoient accompagné toutes ces fêtes, redoublèrent, et les *danseuses* se retirèrent également satisfaites des loüanges et des libéralitez qu' elles reçurent. Mahmoud pria les *sultanes* de choisir les *danseuses* royales et chargea Meimendi de veiller sur ce spectacle.

CHAPITRE 19

p103

l' uniformité.

le séjour de Mahmoud, à Bethesim ne lui étoit pas infructueux. Il s' instruisoit des loix, des usages et du génie de ses nouveaux sujets, pour exécuter son grand dessein de l' uniformité de loix et de tributs, et plus il le méditoit, plus il le trouvoit rempli de difficultéz.

j' entrepris, disoit-il, à ses ministres, de déraciner des abus invétérez, et d' effacer de vieilles idées profondément gravées chez des peuples. Je dois craindre de ne travailler au bonheur incertain des enfans qu' aux dépens de la tranquillité actuelle des pères ; mais enfin, comment pourrai-je gouverner sagement avec tant de loix différentes ou contraires ; comment pourrai-je procurer l' abondance avec tant de sortes de tributs,

*dont l' arbitraire ou l' embarras empêchent
toujours l' industrie ?*

p104

" *seigneur*, dit Meimendi, tu n' iras à la réforme que par une sagesse lente, continuë et variée selon les événemens. Ce ne seront point les loix des *gasnevîdes* ou de quelqu' autre province particulière que tu donneras à tes sujets. Ce seront les loix les plus utiles, que tu prendras, même, s' il est nécessaire, chez les étrangers. Ces loix, dit Amrou, ne viendront qu' insensiblement, et souvent appellées par des occasions éclatantes, qui en feront connoître l' utilité ; et c' est cette utilité aisée à apercevoir, qui doit déterminer les premiers changemens. "

mon peuple, réprit Mahmoud, *connoitra toujours que je confonds mon avantage avec le sien .*

" il est important, dit Giafar, de ne point choisir les loix sur la seule spéculation ; c' est l' expérience qui doit en faire connoître l' utilité. Rien ne paroît plus prudent de l' election des rois chez les *scithes* .

Le trône n' est point héréditaire, dit la loi. Le peuple choisira le plus sage, pour succéder et pour le gouverner. Cependant l' expérience nous à appris que les hazards d' un mauvais roi héréditaire, ou d' un roi mineur sont moins dangereux, que les troubles inséparables d' une election.

p105

Les loix civiles du païs de Roum, dit Meimendi, sont remplies de cette sagesse de spéculation pernicieuse dans l' usage, toutes les précautions accordées pour éclaircir la vérité, deviennent une source inépuisable de moyens qui la déguisent, ou l' anéantissent sous des formalitez odieuses, et les inconvéniens d' une prompte décision sont préférables. "
c' est dans des conseils particuliers, dit Mahmoud, où *chacun de vous sera le chef*,

que les loix seront examinées, pour être rapportées au conseil.
le conseil de Meimendi proposera les loix de la justice ; et de la police. Celui d' Altuntah les loix militaires, dont la discipline doit être d' autant plus sévère, que désormais la paye d' un soldat sera égale au profit d' un laboureur. Le conseil d' Amrou sera pour les loix de la finance et du commerce ; et celui de Giafar recueillera, avec ce qui concerne le droit des nations étrangères, les loix dont nous pouvons faire usage.
vous ne pouvez pas penser tout : ne rebutez point ceux qui pensent. Il y a souvent à

p106

profiter dans les projets les plus chimériques ; mais pour ne pas perdre un tems qui doit vous être précieux, qu' un homme de confiance vous rende compte de ce qui méritera vôtre attention ; qu' une basse jalousie ne vous fasse jamais rejeter ce que d' autres ont proposé. Discerner le bon, et l' exécuter, c' est bien plus que de l' avoir imaginé.
Il est, continua, Mahmoud, des objets pressans et importans qui n' ont pas besoin d' un nouvel examen pour être exécutez. Amrou, vous aurez un dénombrement fidelle de tous mes sujets, divisé par provinces, et un etat exact des produits de la terre, afin que transportant d' une province ce qui manque à l' autre, l' artisan se nourisse aisément du salaire de son travail, le laboureur du prix de sa récolte, et que l' un et l' autre payent sans peine les tributs nécessaires à la sûreté publique.
Détruisons aussi l' indigne oisiveté, presque tournée en habitude chez les indiens. Le zèle du particulier qui donne l' aumône est loüable, mais le zèle du roi doit donner à travailler. Meimendi, vos ordres rigoureux poursuivront les vagabonds, et ce sera un crime de demander à vivre sans travailler, par-ce-que c' est un vol continuel fait à toute la nation.

p107

Vous, Amrou, vous les recevrez dans les travaux publics des chemins et des canaux, préparez pour la facilité du commerce. Vous les traiterez avec douceur, et s' ils y sont volontairement, il leur sera permis de se retirer, lors-qu' ils auront d' autres occupations. Que les maisons destinées aux vieillards et aux invalides, soient abondamment pourvûës aux dépens de mon trésor. Je vais, ajouta Mahmoud, visiter mes frontières jusqu' à Deli ; fasse le ciel, qu' elles soient encore mieux défendûës par la paix, que par les forteresses que je bâtirai. Vous m' accompagnerez, par-ce-que j' ai toujours besoin de vos conseils. Donnez les ordres nécessaires pour le voyage, et que la marche de mes armées devienne une source de richesses dans le païs, où la trop grande quantité des denrées en avilit le prix.

CHAPITRE 20

p108

la reine de Redon.

pendant la marche de l' armée, Mahmoud vit avec plaisir la beauté des chemins, projettez sur le modele des fameux chemins de Lahor. *les peuples*, lui dit un courtisan, *se sont empressés à réparer tous les lieux où le sultan doit passer. ce qu' ils ont fait pour moi*, répondit Mahmoud, *ils le feront désormais par tout pour leur propre utilité et pour la commodité publique, Amrou en a déjà donné les ordres.* un jour destiné au repos dans les plaines d' Agra, un officier vint dire à Mahmoud,

p109

que la *reine de Redoc* , accompagnée de cent gardes, étoit près du camp, et qu' elle demandoit à lui parler. Mahmoud envoya de ses principaux officiers au-devant d' elle, avec ordre de lui faire les plus grands honneurs. Il s' avança lui-même hors de sa tente, où il l' a conduit, et où elle fut reçûë

par les *sultanes* avec tous les égards dûs à son rang. à peine y fut elle arrivée, qu' elle parla en ces termes :

" le bruit de tes conquêtes m' a fait venir à toi, pour sçavoir, si tu veux attaquer mes etats. Ne crois pas qu' il te soit aussi facile de les conquerir, qu' il l' est de te rendre maître de ma liberté, mais quand mes sujets succumberoient sous ta vaste puissance, quel fruit esperes-tu de ta victoire ? As-tu à leur proposer des loix plus sages que celles que tu veux détruire ?

Comment pourras-tu défendre ta vie contre chacun de mes sujets. Ce sont autant d' ennemis, qui par le plus grand des sermens, par ce serment qui les livreroit à Herman, s' ils l' avoient violé, se sont engagez à venger leur patrie, et à rendre par ta perte, la paix et la liberté à l' Asie.

Ma mère ma cédé le trône que j' occupe,

p110

après m' avoir donné les leçons qu' elle avoit reçûës de la sienne. Cest par le conseil des plus sages que je gouverne ; c' est par leur conseil que je suis ici. Parle, agis, et ne crois pas me faire repentir de m' être dévoüée pour le salut de mon peuple. "

Mahmoud, les *sultanes* et tous les spectateurs, furent touchez du discours et de la majesté de cette reine. *non, reine, dit Mahmoud, je ne vais point troubler vos etats ; des événemens que je ne pouvois pas prévenir, m' ont engagé dans des guerres continuelles : et si la renommée, en publiant ces guerres, en avoit publié les motifs, je serois déjà justifié de l' ambition dont vous m' accusez. Mais, nôtre alliance inviolable, et vôtre heureux retour apprendront à vos sujets, que je ne suis point un conquérant injuste. Alors, lui répondit la reine, je publierai tes loüanges. Nous honorons la valeur qui sert à défendre l' innocence et la vertu.*

devois-je, dit Mahmoud, ne pas faire des conquêtes sur des ennemis qui avoient attaqué mes etats, et ne méritent-ils pas d' être réduits dans l' esclavage, dont ils ménaçoient

*mes sujets, afin que leur exemple
contienne les ambitieux ? Il est bien dangereux,*

p111

*répliqua la reine, de pousser l' exemple trop
loin, et de le faire servir de prétexte à des
usurpations.*

*je suis prêt, répondit Mahmoud, à
rendre les provinces, dont vous ne me croirez
pas légitime possesseur, et la liberté à tous
les esclaves, dont vous coirez les chaines
injustes. Si la justice, dit la reine,
a réglé vos autres vertus, vous êtes le plus grand
des héros.*

Mahmoud pria la reine de se reposer avec
les *sultanes* , qui lui apprirent dans la suite,
comment Mahmoud n' avoit combattu que
pour repousser d' injustes attaques. Elles la
prièrent, de concert avec lui de leur
apprendre à son tour, s' il n' y avoit point de roi
à Redoc, et de quelle maniere elle gouvernoit
ses peuples.

CHAPITRE 21

p112

le Redoc.

je régne sur un peuple libre, dont les
loix ont été inviolablement conservées,
par la fermeté du sénat, qui en est le
sacré dépositaire. Il est défendu à la
reine de se marier, dans la crainte que
son epoux ne devint trop puissant ; et
cette prévoyance va jusqu' à exiger que
son favori soit toûjours ignoré. S' il étoit
connu, on l' obligeroit de quitter le
royaume, et les reines ne sçavent jamais à
qui elles doivent la naissance. Les filles
succèdent, et les fils ne peuvent parvenir
qu' au rang suprême de sénateurs. C' est
ainsi que les peuples sont assûrez d' obéir
au sang de leur législatrice.

Cette prudente législatrice dit dans
sa loi sur le mariage, qu' elle a été
longtems incertaine, si elle le défendrait,

ou si elle l'ordonneroit indispensablement,
et qu' enfin elle avoit crû devoir le tolérer,

p113

en faveur des jeunes amans qui se flatent de ne cesser jamais de s' aimer. Ce n' est qu' après vingt années de mariage que le divorce est défendu. à peine se sert-on de la tolérance du mariage. Voici de quelle manière ils ne se marient point.

Les uns achètent des filles, dont la servitude volontaire est toujours limitée, soit pour le tems, soit pour les droits, car tout favorise la liberté.

D' autres vivent avec des filles que l' âge de vingt ans à renduës indépendantes, et ce commerce libre est ordinairement plus durable qu' un mariage qui est aisément dissous par la formalité du divorce ; mais dans toutes les conditions ne pas donner des citoyens à l' état, est une exclusion à tous les honneurs.

Il y a un livre public, où le père peut déclarer ses enfans jusqu' à l' âge de trois ans. Après ce terme ils appartiennent à la mère, ou ils sont acquis à la république, dont ils deviennent les enfans, et dont les soins pour leur éducation sont semblables à ceux d' un père tendre et prudent. Les mâles sont destinez à la milice et parviennent souvent aux premiers emplois. Les filles sont au service

p114

des manufactures, où elles ont reçu l' éducation.

Cent sénateurs perpétuels et deux cent annuels, choisis par la nation, ont soin des affaires ; chasser l' ennemi des frontières, défricher de nouvelles terres, se distinguer dans le commerce, dans la décision des contestations ; ce sont là les degrez, pour parvenir au noble travail du gouvernement.

Tout se fait au nom de la reine, et la reine ne fait rien sans le conseil du sénat, où elle choisit quatre ministres pour travailler avec elle. Nous avons peu de loix : elles sont simples et faciles à entendre. Des arbitres choisis par chacun des interessez, terminent irrévocablement les contestations, et l' ignominie est toujours attachée à une demande injuste.

C' est la loi qui a disposé d' avance des biens de ceux qui meurent, dont les volontez foibles et chancellantes deviendroient une source d' obscurité et d' injustice. Il y a des especes d' espions choisis avec soin, pour découvrir les citoyens utiles. Le crime dénonce les scélerats ; et comme il n' est pas permis de changer de demeure

p115

sans avoir averti le chef des habitations, il est presque impossible aux coupables de se cacher, et ils sont punis avec la sévérité la plus exemplaire.

est-ce vous, reine, dit Radiatil, qui commandez les armées ? Ce seroit moi sans doute, répondit la reine, si l' état étoit dans quelque peril, et l' on m' apprend la guerre comme les autres parties du gouvernement. nous avons la quantité de troupes nécessaire pour garantir les frontières, et nos voisins, persuadez que nous ne voulons pas les attaquer, jouïssent avec nous d' une paix rarement troublée.

de quelle manière, dit Mahmoud, retirez-vous des peuples de quoi entretenir les armées, et payer les autres dépenses ? " c' est ce qu' il y a de plus facile, répondit la reine ; les mines de sel et les moulins appartiennent à l' état. Ils fournissent abondamment à tout, et presque sans fraix. On en augmente le tribut selon les besoins, et dans une occasion imprévûë, le peuple s' empresseroit de prêter tout ce que l' état demanderoit " . et ne craindroit-il pas, dit Haramnour, que ce ne fût une occasion de le dépouiller ? " ah ! princesse, répondit la reine, avec précipitation, qu' osez-vous dire ? Cette crainte

p116

n' est pas possible " . je sçais, répliqua Haramnour, que des rois tartares l' ont fait par le conseil de leurs visirs, et qu' il en étoit arrivé de grands malheurs. Mais, reine, achevez de nous instruire du bonheur de

vos peuples.

CHAPITRE 22

p117

les coquilles.

le royaume de Redoc, réprit la *reine* ,
a environ dix journées d' étenduë en
tout sens. La ville capitale, qui a donné
le nom à tout le païs, est un peu plus
grande et beaucoup plus peuplée que
Lahor. Le païs est bien cultivé, et ce que
le terroir nous refuse, nous est abondamment
fourni par le commerce. Ce commerce est
facilité par la rivière de Singa,
qui après avoir traversé la capitale,
et presque tout le royaume, se jette dans
la rivière de Bengale. C' est par cette
rivière que les nations viennent chercher
la *poudre jaune* qu' elle charrie. Elles
nous portent des *coquilles* des isles
voisines

p118

de Serendip, dont nous nous
servons pour Kal. Elles font le même
usage, quoi-qu' à plus grands fraix, de la
poudre jaune .

Il y a environ six ans, et quoi-que je
n' en eusse que quatorze, la reine ma
mère, me faisoit assister au conseil, et je
n' oublierai pas ce grand événement. Il y a
donc, environ six ans, que Saugar un de
ses ministres, dit dans le sénat. *les
coquilles qui nous servent de kal ne sont pas
dans la quantité nécessaire pour les
echanges, et leur transport est incommode.
d' ailleurs nous sommes obligez de les acheter
des étrangers, et de leur donner la
poudre jaune. je sçai bien que cette poudre
ne peut être d' elle-même que d' un très-petit
usage ; mais par le cas qu' ils en font, elle
nous procureroit ce qu' ils ont de plus
précieux et nous choisirions pour kal ce que*

nous trouverions de plus commode chez-nous-mêmes .

Ce discours étonna les sénateurs, qui, entraînés par l'opinion vulgaire, n'avoient même pas soupçonné qu'on pût choisir d'autre *kal*, que des *coquilles*. Ulga, un des plus sages sénateurs, répondit que la chose paroïssoit utile, mais que ce changement pourroit faire murmurer les peuples, et causer d'autres inconveniens ; ainsi qu'il étoit nécessaire d'y apporter les plus grandes précautions.

Après que l'affaire eût été long-tems débatuë, Saugar, Ulga, et cinq autres sénateurs, furent chargés de faire un décret pour être examiné par le sénat. Le décret fut approuvé, et procura cet heureux changement. *ne vous souvenez-vous point*, dit Mahmoud, *de cet important décret ? Je ne l'oublierai point*, répondit la reine, *le voici :*

le sénat a dit à la reine, que les *coquilles* n'étoient pas suffisantes pour la quantité de *kal* nécessaire aux échanges, et qu'il seroit avantageux de substituer quelqu'autre chose à qui elle donneroit une valeur aussi grande que celle des *coquilles*. Et la reine, a dit à son peuple, que la proposition du sénat étoit bonne,

p120

et qu'il seroit fait des carrez de cuir rouge de trois différentes grandeurs, avec un cloud de fer au milieu, où seroit apposé le grand sceau, et que ce cuir représenteroit la quantité de *kal* déterminée par le sénat.

les peuples furent surpris de cette nouveauté, qui cependant s'établit insensiblement, et les coquilles ne sont plus d'usage que pour les détails.

ce kal, dont la prudence du sénat proportionne toujours la quantité aux besoins de l'état, rend nos terres mieux cultivées, nos provinces plus peuplées, et multiplie nos manufactures. Les nations étrangères, toujours avides de la poudre jaune, nous portent ce qu'elles ont de plus précieux, leurs laines et leurs ouvrages de fer. L'abondance régné par tout, et ceux de nos voisins qui n'ont d'autre kal que des coquilles, éprouvent

quelques-fois de grandes disettes au milieu des plus riches récoltes. les nations étrangères sont aussi étonnées de nos usages, que nous devrions l' être de l' extravagance des leurs ; jugez-en par la manière dont ils rendent la justice. Il y a chez eux des procès qui ne sont pas terminés dans un an, et souvent ils choisissent pour les juger, des hommes qui ont demandé, ou retenu,

p121

ce qui ne leur appartenait pas.
la reine cessa de parler, et remplit d' admiration Mahmoud, et les *sultanes* , sur la sagesse de son gouvernement. Elle ajouta, qu' elle se devoit à son peuple, et qu' elle partirait le lendemain : ce qu' elle fit, après mille assurances d' amitié entre ces quatre illustres personnes.

CHAPITRE 23

p122

controverse.
l' amitié des *sultanes* entr' elles n' avoit point été altérée par la conformité des sentimens pour leur epoux ; elle ne le fut point par la diversité des religions. Elle cherchoient pourtant quelquefois à se ramener mutuellement, et chacune attribuoit l' inutilité de ses efforts, moins au déffaut des raisons, qu' à la manière de les faire valoir. Elles crurent que les discours de leurs prêtres seroient plus efficaces, et demandèrent à Mahmoud de les assembler en leur présence, résolues disoient-elles, de se rendre au plus raisonnable, par-ce-que chacune ne doutoit point que ce ne fût le sien.
Mahmoud, pour leur faire connoître l' inutilité de ce dessein, voulut bien assembler le *katib* , le chef des *bramines* , et le premier *mage* de Statira. Lui seul, avec

les *sultanes* , fut présent à leurs discours, que le *katib* commença ainsi :
qui osera se dire envoyé, si sa mission n' éclate par des prodiges ? Mahomet avec deux doigts partagea la *lune* , et les impies furent confondus, et la terre s' écria :
voilà le prophete.

Vichnou, répondit le bramine , a confié à Brama seul, la conservation de l' univers. Sous la forme d' un poisson, il a poursuivi le *ravana* , qui emportoit dans la mer les quatre parties du *vedam* , sous la forme d' une tortuë. Il a soutenu la terre que la montagne Meroua enfonçoit dans l' abîme.

Vains discours ! *s' écria le mage* , démentis par les autres nations, et qui n' ont d' autre fondement que l' imagination de vos prêtres. Voyez cet astre lumineux, le bienfaicteur des hommes, le conservateur de ce qui existe, et le destructeur des ténébres. Arrêtez-vous-là, et

que vos foibles idées ne cherchent pas à pénétrer ce qui doit être caché.

Qui peut, *répartit le katib*, douter de la mission de celui qui ordonne de se prosterner cinq fois le jour, et de partager son bien avec les pauvres.

Un *smaërtas, répondit le bramine*, a voulu se mettre à genoux devant Brama ; mais il s' est souvenu que les récompenses ne sont promises qu' à celui qui fait de bonnes oeuvres, et il est allé soulager les malheureux.

Ne détruisons point nos frères, *dit le mage*, ils sont un rayon du soleil. Travaillez a les multiplier et à les nourrir.

Mais, *ajôta le katib*, quelles sages récompenses le *prophete* à promis au *musulman* vertueux ? Un jardin rempli de tout ce qui peut flater les sens, des vins délicieux, des femmes divines, et des desirs renouvellez aussi-tôt que satisfaits.

Quoi ! *répliqua le bramine*, les punitions ne sont-elles pas sous vos yeux ? Cet animal qui ne paroît né que pour souffrir,

n' est-ce pas l' ame d' un homme vicieux

p125

qui expie ses crimes par la souffrance ?
Qui peut sçavoir, *dit le mage*, le sort
de l' homme après sa mort ? Comment
sera-t-il récompensé ? Comment sera-t-il
puni ? Employez tous les momens de
vôtre vie à la vertu, et non pas à de frivoles
méditations.

Cinq ablutions tous les jours, *dit le
katib*, purifient le corps et l' ame, et rien
d' immonde ne doit servir de nourriture
au fidelle *musulman* .

Quelle cruauté, *s' écria le bramine* !
Les animaux vous servent de nourriture.
C' est vôtre parent, c' est vôtre ami que
vous détruisez dans la douleur.

ô vous ! *dit le mage*, que la destruction
des animaux scandalise, ne faites
point la guerre aux hommes vos véritables
frères ; que l' esprit de paix régne
toûjours parmi vous, et vôtre récompense
est assurée.

Les armes du *prophete* toûjours heureuses,
dit le katib, ont étendu sa loi
au bout de l' univers.

Nôtre foi, *dit le bramine*, n' a point
été altérée par la destruction de nôtre
empire, et la persécution ne sert qu' à nous
animer à la vertu.

Zerdak, dit le mage, nous apprend à ne

p126

rien conclure des événemens humains.
La suite de leurs discours ne fut qu' une
extension de ceux-ci. *sultanes*, dit
Mahmoud, *quel fruit retirez-vous de ce que vous
venez d' entendre ?* je n' ai rien appris,
dit Haramnour, *qui doit me détourner de la
loi de Mahomet*. Vichnou, Brama, Esvara,
*s' écria Radiatil, je me prosternerai toûjours
devant vous*. *Flambeau du monde*, dit
Statira, *je ne veux être éclairée que de tes
divins rayons*. *Conservez*, dit Mahmoud,
aux docteurs, *la paix entre vous ; inspirez-là
à ceux qui écoutent vôtre doctrine, et*

que la vertu soit toujours votre lien commun.

CHAPITRE 24

p127

Sieto.

La jeune *danseuse Sieto*, s'attiroit les desirs de toute la cour ; ces mêmes graces qui l'accompagnoient dans ses exercices, étoient répanduës dans toutes ses actions : Idris l'aima passionnément et en fut aimé de même, elle négligea d'augmenter le prix de son nom, par-ce-que ses faveurs n'étoient plus que le prix de l'amour d'Idris. *pourquoi*, lui disoit un jour, cet amant, refusez-vous avec tant d'obstination, d'être du nombre de mes femmes, et d'en être la plus chérie ? Faut-il, lui répondit-elle, vous le répéter encore. Idris, dont les services ont mérité la faveur et les biens-faits de Mahmoud, deviendrait époux d'une danseuse, qu'il donneroit pour rivale aux filles des deux

p128

visirs ? Si vous ne pensez point à votre gloire, vous m'êtes trop cher pour l'oublier, que manque-t-il à notre bonheur ? Il me manque, répliqua Idris, de faire connoître que mon estime pour vous est égale à ma tendresse. Hélas ! Répondit Sieto, l'estime des hommes vous manqueroit, après avoir été si peu le maître de vous-même, et je craindrois qu'un repentir ne m'ôtât et votre estime et votre coeur. Quelle crainte, repartit Idris, offénçante pour mes sentimens ! Ne suis-je pas assûré de votre vertu ? Ma profession, interrompit Sieto, la dément, et vous devez respecter l'opinion publique ; votre fortune et votre gloire en dépendent. Et qu'importe, reprit Idris, de ma fortune et de ma gloire. Je ne veux plus vivre que pour vous, et je ne sçai plus à quoi mon désespoir peut me porter, si vous persistez dans vos refus. Arrêtez, Idris, dit Sieto, il vient de vous échaper des discours d'une passion aveugle et d'un

désespoir insensé. Je suis capable de désespoir comme vous, mais mon désespoir sera plus vertueux que le vôtre. à ces mots, elle s' enferma dans un cabinet sans vouloir l' écouter davantage.

Le jour suivant, elle obtint à son insçû la liberté de quitter les *danseuses* , et disparut. Pendant que son amant agité, employoit

p129

tous ses soins à la retrouver il en reçût cette lettre.

J' ai craint vos desseins et ma foiblesse : mes premiers refus ne vous ont point rebuté, étois-je sûre de vous refuser toûjours, et de ne point vous avilir par mon élévation ? J' ai profité d' un effort de vertu, prête, peut-être à m' abandonner. La loi vous permet d' épouser une *danseuse* , mais elle ne vous permet pas d' épouser celle qui a été esclave. Je la suis devenuë, et j' ai vendu ma liberté, afin d' assûrer vôtre gloire. Venez, mon cher Idris, racheter vôtre Sieto, pour la mettre au nombre de vos esclaves. C' est ainsi qu' elle veut être toûjours à vous.

Idris courut chez le marchand d' esclaves, pour accabler Sieto de reproches, et lors-qu' il la vit, il n' eut que des larmes de tendresse, dont elle fut si vivement touchée, qu' elle consentit à reprendre sa place parmi les *danseuses royales* , où les bontez des *sultanes* , l' estime générale, et la tendresse fidelle d' Idris la rendirent toûjours heureuse.

CHAPITRE 25

p130

Holagou.

L' armée vivoit dans la plus grande abondance et dans la plus exacte discipline au milieu des déserts de Senaar, lors-que Mahmoud apprit, qu' il y avoit à quelques stades, une nombreuse troupe de voleurs *tartares* en ambuscade pour enlever

la *caravane* , qui revenoit de La Meque. Il envoya deux détachemens, l' un pour donner la chasse aux voleurs, et l' autre pour escorter la *caravane* , à laquelle il fit porter toutes sortes de rafraichissemens. Les voleurs furent défaits malgré la valeur d' Holagou, leur chef, qui fut pris et conduit au camp. Mahmoud voulut voir ce fameux chef, si redouté dans les Indes. Les *sultanes* étoient dans sa tente, lors-qu' Holagou parût avec la même fierté qu' il

p131

avoit à la tête de sa troupe. Pourquoi, lui dit Mahmoud, as-tu employé ta valeur à des actions injustes et honteuses ? Lors-que j' appris les victoires de ton père, répondit Holagou, l' émulation m' inspira le desir de devenir conquérant. J' en avois tout le courage, mais je ne disposois pas d' une armée ; et cette gloire que tu partages avec cent mille hommes, je la méritai seul dans mes premières victoires. Ma réputation me donna bien-tôt des soldats qui rendirent mes conquêtes plus fameuses, et moins difficiles. Comment ! Interrompit Mahmoud ; ôses-tu appeller des victoires, les vols faits sur des malheureux, la plû-part sans défense ? Si tu fais consister la gloire dans les périls, répliqua Holagou, peux-tu te comparer à moi, qui toûjours environné d' ennemis, n' ai pas été un moment sans danger de la mort la plus cruelle ? La conquête d' une province, ajoûta-t-il, est un vol plus considérable que tous les miens ; et tu as fait plus de malheureux par une seule de tes victoires, que je n' en ai fait dans toute ma vie. Les loix, dit Mahmoud, autorisent des guerres. Sont-ce les loix, répondit Holagou, qui ont autorisé Alphegin à se révolter contre les rois samanides, dont il avoit été l' esclave ? Sont-ce les loix qui ont autorisé ton père Sebekteghin, à peine souverain

p132

d' une province, d' étendre sa domination si loin, et de te frayer le chemin au

trône de toute l'Asie ? S'il y avait une autorité supérieure, pour faire exécuter les lois dont tu te pares, tu subirois le même châtement que tu me destines. Je ne suis un chef de voleurs, que par-ce-que je n'ai pas daigné me rendre le maître de quelque terrain inutile. Sçaches que de commander à quelques hommes de plus, est la seule différence qu'il y a entre nous. Je commande, dit Mahmoud, à un peuple qui obéit aux lois. Et crois-tu répondit Holagou, que nous soyons sans lois, et que nôtre discipline ne soit pas aussi sévère que celle de tes peuples ? Demande à ma nation, avec quelle justice je les ai gouvernez. Mais toi, dont on vante la justice envers tes sujets, n'es-tu pas citoyen du monde, et ne la dois-tu pas à tout le genre humain ? Dois-tu être informé sous quel ciel un homme est né, pour être l'objet de ton attention ? Si tu te bornes à ton peuple, pour-quoi n'ai je pas dû me borner au mien ? Il est, répondit Mahmoud, des conventions générales, selon lesquelles il est permis d'agir, et je ne les ai point enfreintes. Mais, Holagou, continua-t-il, si je te rendois la liberté, quel usage en ferois-tu ? Je sçai, répondit fièrement Holagou, que

p133

je suis destiné à la mort ; mais crains de trouver un conquérant plus puissant que toi, et de n'être devant lui que comme un chef de bandits. Si tu as oublié le sort des enfans de Laith, tu ne peux ignorer celui des samanides, dont la destruction est peut-être plus ton ouvrage, que celui du kan des tartares. Mahmoud fut étonné de la hardiesse de ses réponses, sans en être irrité. Il ordonna qu'on le conduisit dans une chambre voisine. Seigneur, dit Statira, je suis effrayée du discours d' Holagou, comment peut-on mépriser la mort avec tant de férocité ? Il a fait long-tems trembler, continua Radiatil, toutes les caravanes de nos marchands, dont il en a enlevé plusieurs, mais sans jamais exercer de cruauté, et même on raconte de lui des actions de clémence dignes des plus grands rois. Il refusa d'entrer au service de mon père, en disant, qu'il étoit né pour commander, et non pour obéir. Holagou, dit Mahmoud, m'éclaire sur de grandes vérités. ô

justice ! ô véritable gloire ! Que vos loix

p134

sont peut connus et peu pratiquées ! Alpheghin, Sebekteghin, mon père, héros dont je respecte tant la mémoire, n' étiez-vous que des hommes ordinaires, n' étiez-vous que des hommes injustes, et que dois-je penser de moi-même ! N' est-ce pas la crainte d' une puissance immodérée qui arme, et qui doit armer les rois de l' Asie contre moi ? Mais, seigneur, dit Haramnour, devez-vous renoncer à votre grandeur, par-ce-qu' elle donne de l' ombrage ? Non, répondit Mahmoud, mais ne puis-je pas rassûrer ceux qu' elle éffraye ? Qu' on ramène Holagou, ajouta-t-il en parlant à ses gardes. J' augure bien du sort d' Holagou, reprit Statira, et ce n' est pas pour le condamner en nôtre présence, que vous le faites révenir. Il mérite la mort, dit Mahmoud, s' il étoit jugé par un autre que par un conquérant. Lors-qu' Holagou parut, Mahmoud lui dit : j' estime ta valeur et ton courage, reçois la liberté, pour en faire un usage plus légitime. Seigneur, dit ce fameux chef, en se jettant à ses pieds, cet acte de clémence me fait connoître, combien tu es plus grand que moi. Je te demande encore la grace de mes compagnons, permets-nous de mourir à ton service. J' accorde, dit Mahmoud, la grace à tes soldats. Tu seras leur chef dans mon armée ;

p135

fais que je ne me repente pas de la confiance que j' ai en toi. Seigneur, reprit Holagou, j' ai traité en ennemi, tout ce qui ne m' obeïssoit pas ; mais j' ai été juste dans ma domination, et sois assûré que j' obéirai comme j' ai commandé. Eh bien, dit Mahmoud, je t' ordonne de me parler toujours avec la même liberté, et de me reprocher mon injustice, si j' entreprends une guerre, lors-que je pourrai l' éviter.

CHAPITRE 26

p136

la circassienne.

la renommée avoit porté la gloire de Mahmoud, dans les païs les plus éloignés, et les nations s'empressoient à l'envi de lui rendre hommage. Les peuples de Derbent, lui envoyèrent des ambassadeurs, pour le prier de les recevoir sous sa protection, moyennant un tribut. Le *sultan* leur répondit, qu'il n'avoit point de droits sur leurs états, et que son alliance ne devoit pas être le prix d'un tribut.

Les ambassadeurs étonnés, se prosternèrent en admirant son équité, et l'assurèrent qu'il trouveroit dans leur nation l'affection des sujets les plus soumis et les plus fidèles. Ils lui offrirent en même tems vingt esclaves *circassiennes*, ou *georgiennes*, choisies parmi les plus belles. Il les reçût pour les donner aux princesses, et renvoya

p137

les ambassadeurs avec des présens magnifiques. *c'est pour vous*, dirent les *sultanes*, à Mahmoud, *que nous recevons ces esclaves. elles sont trop belles pour ne vous être pas destinées. C'est une offense*, répondit Mahmoud, *et vous n'avez pas à rougir de vos rivales. Que nous importe*, répondit Statira, *jouissez de tous les objets de l'univers, vos épouses ne sont destinées qu'à partager votre gloire, et à donner à vos sujets, des héros aussi grands que vous. Qu'elles seroient heureuses*, dit Radiatil, *si la sagesse de leurs conseils pouvoit quelque-fois vous soulager des soins pénibles du gouvernement. Je vous cède cet honneur*, répondit Haramnour à Radiatil, *et je ne veux être occupée que des soins de plaire à mon époux.* dans ce moment on présenta les esclaves, chacune dans un habillement différent. L'oeil s'égaroit au milieu de toutes ces beautés. Une sur-tout, attiroit une attention particulière, mais elle paroissoit dans une tristesse qui tenoit du désespoir.

" vos chaînes ne seront point pesantes, belle esclave, lui dit Statira, et soit que vous deveniez le partage de quelqu'une de nous, ou du prince que vous voyez, votre sort pourra être envié même des

personnes libres " . à ces mots, les pleurs coulérent abondamment des yeux de l' esclave.
" quelle est donc la cause de ces pleurs, dit Radiatil, vos compagnes ne sont pas affligées, elles prévoient toute la douceur de leur état, que regrettez-vous donc " ? *la liberté*, madame, répondit hardiment l' esclave. " mais quelles douceurs accompagnaient vôtre liberté, dit Maramnour ? *hélas !* répliqua l' esclave, *quelles douceurs ne l' accompagnaient pas !* Belle esclave, dit Mahmoud, *si nous n' avons pas de quoi vous faire oublier la perte de vôtre liberté, j' espère que les princesses voudront bien me l' accorder, faut-il vous rendre à vôtre amant ?* Je ne regrette point un amant, répondit l' esclave, *quoi-que l' amour contribuë en partie à mes regrêts.* informez-nous, dit Mahmoud, *de vôtre naissance, et des événemens qui vous ont conduite dans ces lieux.*
" seigneur, répondit l' esclave, ma vie n' a d' autre événement que celui d' avoir été enlevée et réduite dans l' esclavage. Ma mère, riche *circassienne* , n' avoit d' autre soin, que celui de mon éducation,

et de mes plaisirs. Sabek, me disoit-elle, dès l' âge de quatorze ans, *fuyez les engagements qui assujétissent ; quelque liberté que vous vous promettiez avec un epoux, vous n' êtes destinée qu' à ses plaisirs. Recevez le bel esclave que je vous donne ; qu' il vous fasse oublier les soins que le jeune Bardik prend pour se rendre maître de vôtre coeur, et de nos biens.* je le reçûs, et il étoit aussi satisfait de la douceur de mon empire, que je l' étois de l' ardeur de son service " . *quelles moeurs !* s' écria Statira, étonnée ; *quelles moeurs la circassie autorise-t-elle !* *quoi ! Vôtre séxe ne vous apprend-il-pas, que la modestie est la première de ses vertus ?*
" mon séxe, répondit la *circassienne*, *ne m' apprend que mes desirs* . Les ames, dit Solman, nôtre saint législateur, sont toutes égales, et la différence des séxes

ne les change pas plus que la différence des traits. Aussi nous promet-il le même jardin que vôtre *prophete* ne promet qu' aux hommes. Nous nous rendions dignes de cette félicité, ma mère et moi, par nôtre exactitude à payer les tributs à la république, par les secours dont nous prévenions les malheureux, et par la douceur envers nos esclaves. Hélas !

p140

Quel changement ! Je me trouve moi-même réduite dans l' esclavage. "
c' est, dit Radiatil, pour contribüer au plaisir du plus grand des rois. " cent rivales, répondit Sabek, partagent cet honneur avec moi, qui me croirois encore malheureuse d' être son épouse " . *ah !*
seigneur, dit Statira, renvoyez cette esclave, que l' honneur de devenir vôtre épouse ne toucheroit pas ; qu' elle aille loin de nous, jouir de toute l' obscurité de son état. Sabek, dit Mahmoud, *les princesses vous rendent la liberté.* " *seigneur, répondit Sabek, je crains que ma sincérité n' ait déplü à ces grandes princesses , mais n' ai-je pas dû obeir à vos ordres ? Et dois-je rougir d' une conduite que nos loix autorisent, et qui m' est commune avec toute ma nation, où ma mère tient un des premiers rangs " ? Elle se jetta aux pieds des princesses , pour les remercier, et se retira, avec une satisfaction qui l' embellissoit encore.*
seigneur, dit Radiatil, permettez-nous de rendre la liberté à ces autres esclaves, qui n' en sont pas moins dignes que Sabek. Mais ces esclaves, qui la plüpart ne reconnoissoient pas de patrie, demandèrent avec instance de demeurer au service des *princesses* .

CHAPITRE 27

p141

harangue.

Benoun, Iman, conducteur de la caravane,

et l' un des plus fameux docteurs
alides , vint avec six des principaux
pélerins, pour rendre hommage au *sultan* , et
pour le remercier des bienfaits que la
caravane avoit reçûs de lui. Il lui parla ainsi.
Que la face d' Ali soit à jamais
glorieuse. Le protecteur des fidelles a
ouvert les portes de sa libéralité, il a
nourri les *croyans* des mamelles de sa
tendresse : que sa puissance soit sans bornes,
et que le st. *prophete* le fasse jouïr sur le
trône de toutes les félicité de son jardin.
J' ai quitté les lieux sacrez pour conduire
la sainte *caravane* , et je viens m' abaisser

p142

devant toi, le protecteur de l' *islamisme*
et l' azile de la justice.
L' arbre de la justice, donne toujours
de la fraîcheur et des fruits délicieux ;
mais l' arbre de l' injustice a des branches
sans feuilles et sans fruit. Ecoute ma voix.
J' ai habité dans le sanctuaire du temple,
j' ai dormi dans la maison quarrée : j' ai
toujours vénéré la *Pierre noire* , qui
n' a pas dédaigné de changer de couleur,
pour m' apprendre la vérité : j' ai toujours
été désaltéré de l' eau du puits de Zemzem,
écoute ma voix. Les impies
ont voulu confondre la justice : ils ont
divisé la robe du *prophete* : ils ont dit :
 musulmans, venez à moi. Vrais *croyans* ,
exterminiez l' erreur, et les frères ont
exterminé les frères, et le carnage s' est
trouvé, où se devoit trouver la paix.

p143

Ils ont bâti des forteresses, et ils n' ont
point édifié des *caravanseras* . Celui qui
se sépare, appartient à l' *ange noir* ,
comme la brebis qui se sépare du troupeau
appartient au loup.
 mais, sage Iman, dit Mahmoud, *comment*
 puis-je connoître la parole du prophete ?
 bras droit des croyans , répondit l' Iman,
le *prophete* a dit : la justice et la
bienfaisance, et non pas l' injustice et la

persécution. ô ! Interprètes ambitieux de
la sainte loi, vous avez porté dessus une
main sacrilège, vous avez voulu la salir
par huit mille mots, mais la demeure
du *prophete* a sçû la conserver, pour la
faire triompher de l' erreur et du mensonge.
C' est toi, grand *sultan* , qui dois
l' annoncer à l' univers. Voici le livre
qui nous a été donné dans la grande nuit
du décret. Nuit plus précieuse que
mille mois ; nous t' adorons neuf fois dans

p144

l' abstinence. Mortels, que vôtre face
se tourne vers l' abîme. Les douze
prophetes tremblans, tiennent le livre
sacré ; les anges et les séraphins se prosternent,
leur lumière n' est plus que ténébres.
à ces mots, agité d' un saint antousiasme,
il paroissoit hors de lui-même. La
sultane Haramnour , et tous les assistans
frémissoient d' une sainte terreur. Mahmoud
sen toit une émotion, qui lui avoit été
inconnuë dans les plus grands périls.
Statira, et Radiatil, écoutoient seules avec
un respect tranquille. L' Iman présenta le
livre à Mahmoud, qui le reçût à genoux.
Seigneur, dit l' Iman, tu trouveras dans
ce livre les saints mystères, que la
sublimité-même de ta raison, ne peut
comprendre. Le *prophete* est né circoncis,
les anges lui ont ôté le *grain* noir.
Le divin *bourac* la transporté dans

p145

le septième ciel. Prosterne-toi pour être
un vrai *croyant* ; mais que le flambeau
de la raison éclaire toûjours ta justice, et
tu réuniras ceux qui ont été séparés. Le
musulman dira au *musulman* : je suis ton
frère, que la paix soit avec nous ; et nous
ne ferons la guerre à l' infidelle, que
lors-qu' il voudra nous détruire. *sultan*,
ajouta l' Iman, les pélerins doivent un
hommage au protecteur des fidelles, tu les verras
dans les cérémonies de leur sortie du temple
de La Meque ; j' ai tout disposé pour

cela, et le quatrième de la lune de Romadan, est le plus propre à cette dévotion. Iman, dit Mahmoud. *je louë ton attention, j' assisterai à la cérémonie.*

CHAPITRE 28

p146

ambassade.

Aslant-Giaseb, gouverneur du Corassan, envoya un courier à Mahmoud, pour lui apprendre que le *kan* des *tartares* faisoit de grands préparatifs sur le bord du Gihon, avec une puissante armée : que c' étoit une suite des intrigues de Nadi, et qu' il étoit à craindre que la reine Seidar ne s' unît à lui. Giafar reçût les mêmes avis touchant les *tartares* ; mais par les avis de Perse, la reine Seidar étoit sur le point de faire la guerre à son fils. Ainsi, il n' y avoit rien à craindre que du côté des *tartares*. *je vais, dit Mahmoud, à Giafar, donner ordre à mes troupes de marcher vers le Gihon ; cependant je veux envoyer un ambassadeur à l' empereur des tartares, pour lui demander la paix en roi préparé à la*

p147

guerre. Que celui que vous choisirez pour cet emploi, soit prêt à recevoir mes ordres, et à partir demain.

le lendemain Giafar présenta au sultan, Mirmol, qu' il avoit déjà employé à d' autres négociations, et qui connoissoit la cour d' Ilekam. Mirmol, lui dit le *sultan* , voilà la flèche d' autorité. Je vous fais mon ambassadeur auprès de l' empereur des *tartares* . Mirmol reçût la flèche en se prosternant, et Giafar lui donna à lire la lettre du *sultan* .

Le sultan Mahmoud à l' empereur des *tartares* son frère.

Lors-que je faisais la guerre contre Abdalmalek, pour le punir d' avoir détrôné son frère, l' empereur des *tartares* ,

ton père, sous prétexte de le secourir, se rendit maître de Bokara capitale de ses états, et d' Abdalmalek lui-même, qui par sa mort laissa le trône des *samanides*

p148

sans successeur. Mes droits et ceux de ton père étoient les mêmes ; et après quelques combats, nous fîmes le partage de ce vaste empire. Je cédai toutes les provinces *transoxanes* , et le Gihon devint nôtre frontière commune. Ta soeur Haramnour me fut accordée pour gage d' une paix éternelle, et ce gage me sera toujours cher.

Dois-je croire que tu fais des préparatifs pour passer le Gihon, et pour attaquer le Corassan ? Veux-tu violer la paix la plus solennelle ? Veux-tu renoncer à la plus sainte alliance ?

Connois-tu mes forces ? Sçais-tu que roi des *gasnevides* , je suis devenu paisible, et légitime possesseur du royaume de Gebal, et que je vais défendre mes états, avec une armée plus nombreuse que la tienne, et accoutumée à la victoire ? C' est le desir de la paix, et non la vaine gloire qui me fait parler. Je te la demande la paix ; Haramnour te la demande, accorde-la à tes peuples, que la guerre, même heureuse, rendroit malheureux. La marche de mon armée vers

p149

le Gihon, ne doit point t' allarmer, ce n' est que pour repousser tes attaques. Eloigne-toi de mes frontières, je te promets de ne le point passer, et la parole de Mahmoud est inviolable.

n' aurai-je point, dit Mirmol, *des instructions particulières ? Non*, répondit Mahmoud, le traité de paix qui règle nos frontières vous servira de loi. Et si l' empereur, dit Mirmol, ne retire pas ses troupes du bord du Gihon ? Alors, répondit Mahmoud, vous lui déclarerez la guerre. Je pourrais, dit Mirmol, avant cette déclaration,

l' amuser de quelques propositions vagues.
Il pourroit répliqua Mahmoud, vous
amuser également de semblables réponses.
Défiez-vous autant de vos propres ruses, que
de celles de vos ennemis. Mais, ajouta Mirmol,
je puis par mes habitudes dans sa cour
fomenter quelque dissension parmi les grands,
dont plusieurs sont mécontents.
Je vous envoie, dit Mahmoud, pour faire
la paix, et non pas pour corrompre la fidélité
des sujets de l' empereur. Vous perdriez
alors ce caractère sacré d' ambassadeur ; et
en violant les droits des nations, vous
mériteriez la même punition que ceux que vous
auriez séduits. Seigneur, répondit Mirmol,
la qualité d' ambassadeur est toujours inviolable.

p150

Quel est, répliqua Mahmoud, le souverain
qui voudra recevoir un ambassadeur,
à qui il est permis de faire impunément toute
sorte de trahison ?
Bédran, ambassadeur du roi de Gurgistan,
dit Mirmol, suscita une conspiration qui
devoit détruire la république de Derbent.
Tous les conspirateurs furent punis, et sa
personne fut respectée. Cet exemple, répondit
Giafar, ne prouve que la foiblesse de la
république de Derbent, qui craignant alors
d' être accablée sous la puissance du roi de
Gurgistan, parut ignorer la conduite de
l' ambassadeur.
L' intérêt des nations, dit Mahmoud, est
de maintenir l' union entr' elles, c' est par ce
grand motif, qu' elles sont convenuës de tant
d' égards pour les ambassadeurs qui doivent
être les liens de cette union. Le lien est
détruit, s' il est permis à l' ambassadeur de
devenir l' artisan de la discorde. Allez,
Mirmol, ma lettre vous apprend mes intentions,
procurez la paix, et attendez tout de la
reconnoissance que mérite un si grand service.

CHAPITRE 29

p151

les russes.

les *russes* habitent dans la vallée de Chenousan, au *midi* des montagnes de Diou qui les sépare du royaume de Cachemire. La nécessité de cultiver la terre et de se défendre contre leurs ennemis, les a obligés d' abandonner aux femmes presque tous les autres emplois, et particulièrement celui de la religion. Ce sont elles qui en font tout le service : elles seules étudient leur théologie, pour expliquer les mystères, et pour décider les controverses. Ils attribuent à leurs idoles une grande horreur pour les femmes stériles, et ils ont une

p152

loi qui condamne à de rigoureuses peines, celui qui épouse une fille dont la fécondité n' est point éprouvée. Cette loi leur a paru d' autant plus nécessaire que leur mariage est indissoluble. Jamais peuple ne fut plus fidèle à sa religion et à ses lois : jamais peuple ne fut plus attaché à sa patrie. Ces *russes* étoient sous la protection de Mahmoud. Trois de leurs prêtresses lui portèrent le tribut ; elles étoient prêtes à se retirer, lors-qu' une *russe* se jeta aux pieds de Mahmoud, en lui disant : *grace*, sultan, *pour mon malheureux epoux. Mahmoud* lui demanda quel crime il avoit commis. Elle répondit que c' étoit aux prêtresses à le dire, et qu' elle n' avoit pas de juge plus sévère que l' une d' elles qui étoit sa mère. La mère prit la parole et dit : *cette russe, que je nomme à regret ma fille, a déshonoré son sang en violant la plus ancienne des lois. Elle s' est mariée incertaine de sa fécondité avec cet epoux pour qui elle demande grace, et ils en ont subi la juste punition. Les biens de l' epoux lui ont été ôtés au profit de la république, et il est obligé de porter une épée à son côté au milieu de ses compatriotes. ma fille a été privée de sa dot, et ses compagnes la regardent avec horreur .*
Ce genre de crime étonna Mahmoud,

p153

et plus encore les princesses, qui néanmoins en sourirent.

La *russe* honteuse, dit : " j' avouë mon crime, mais quelques circonstances me rendent moins coupable. J' aimois mon epoux à qui j' avois été promise : il devoit s' absenter long-tems pour le service de la république : je craignois de le perdre, et que quelque fille, plus heureuse, ne me l' enlevât. Ajouterai-je encore que je croyois être assurée de devenir mère ; je l' ai séduit moi-même cet epoux, et je l' ai engagé au crime malgré ses sages remontrances ; mais nos remords ont précédé la condamnation du sénat.

Ce n' est pas pour moi que je demande grace, *puissant roi*, c' est pour mon epoux, qu' il obtienne par ton intercession de rentrer dans les droits d' être utile à sa patrie, comme l' ont été ses pères, nous abandonnons nos biens, et je consens d' être à jamais l' objet du mépris de mes compagnes. "

un torrent de larmes finit le discours de la *russe* . Les princesses en furent touchées, et demandèrent la même grace.

mon intercession, dit Mahmoud, *deviendrait un ordre pour les russes, et lors-que je m' engage à les défendre contre leurs ennemis,*

p154

je m' engage aussi à leur laisser l' administration des loix : russe, ajouta-t-il, *je ne puis accorder ce que vous demandez, sans violer la liberté de vôtre nation, qui doit vous être plus chère que vôtre bonheur. Les libéralitez des princesses, et les miennes, adouciront vôtre infortune, et vous pouvez demeurer à mon service avec vôtre epoux .*

L' epoux qui se tenoit éloigné se présenta avec une assurance modeste, et dit au *sultan*. " *seigneur*, l' amour ma fait faire un crime, mais j' espere que le grand Hamsé me préservera d' en faire de nouveau. Je lui rends graces de ce qu' à mon occasion ta justice éclatante assure la liberté de ma nation, à laquelle je veux toûjours être uni, quand même elle me réduiroit dans l' esclavage, par-ce-que sa volonté doit me servir de loi. Je refuse

tes dons avec respect. Le livre du
vendredi me défend d' accepter les dons de
ceux qui ont de l' autorité, de crainte
d' accepter du bien mal-acquis ; mais
dans ma misère je recevrois avec reconnoissance
les libéralitez des laboureurs

p155

et des artisans qui acquièrent par le travail. "
visir, dit Mahmoud, *que pensez-vous de
ces scrupules ? Seigneur*, répondit Meimendi,
ils sont singuliers, mais ils ne sont pas
sans raison. Le tribut que les *russes*
vont mettre à vôtre trésor, dit Haramnour,
vous appartient légitimement, et
ces epoux peuvent l' accepter sans scrupule.
je vais, dit le *sultan*, *profiter de ce
que vous proposez* . Alors s' adressant aux
russes qui apportoient le tribut, il leur
parla ainsi.
*Russes, vous avez puni justement ces coupables
qui ont manqué à vos loix, et je vais
récompenser la vertu et l' amour de la
patrie, qu' ils ont si profondement gravez dans le
coeur. C' est à eux que vous remettrez le
tribut de cette année. Ils ne s' en serviront
qu' à vôtre avantage.*
" seigneur, dit l' epoux, si tu voulois le
remettre à la république-même, elle nous
en rendroit ce qu' elle jugeroit à propos
pour son service. " *ah ! Seigneur*, s' écria
la principale des prêtresses, *ta justice et ta
bonté nous confondent, et je vois dans les
yeux de mes compagnes, qu' elles sont touchées
du repentir et de la vertu de ces coupables.
nous les rétablissons par le pouvoir que*

p156

*nôtre ministère nous donne, jusqu' à l' assemblée
générale de la nation, et nous ne doutons
pas qu' elle n' approuve un décret qui lui rend
de si bons citoyens.*
la mère et la fille s' embrassèrent en
s' appellent de ces noms si doux, et en versant
des larmes de joye, dont tous les spectateurs
furent attendris.

CHAPITRE 30

p157

les pèlerins de La Meque.

les *sultanes* et Mahmoud, avec une suite nombreuse, partirent du camp le quatrième jour du mois de Ramadan, pour assister à la cérémonie des *pèlerins*. La dévotion, ou la curiosité y attirèrent une quantité prodigieuse d'hommes et de femmes de toutes les villes voisines. Le luxe asiatique brilloit par tout et particulièrement dans la variété des habillemens des femmes *indiennes et persanes*. L'Iman avoit eu la précaution de faire dresser des amphitéâtres commodes des deux côtés d'un défilé, où devoit passer la *caravane*. L'Asie n'avoit peut-être jamais vû un spectacle si beau et si bien ordonné. Il y avoit dans le lieu le plus avantageux un trône, orné avec la plus grande magnificence, où les *princesses* et Mahmoud se placèrent.

p158

L'Iman étoit à leurs pieds sur des carreaux. On voyoit à la droite la plaine où la *caravane* étoit campée, et d'où elle partit en cet ordre. Deux mille cavaliers, de ceux que Mahmoud avoit envoyez pour escorter la *caravane*, commencèrent la marche. Ils étoient suivis de huit cent chameaux, six à six, chargez de toutes sortes de provisions, de tentes et de meubles. Chaque chameau étoit conduit par deux hommes. Il y avoit, de six en six rangs, deux chameaux qui portoient des joueurs de flutes, hautbois, timbales et tambours. On voyoit ensuite toutes les confrairies des villes voisines, composées de gens de différens métiers, au nombre de huit cent avec des instrumens de musique, portant chacune sa banière, qui la distinguoit des autres, en chantant des

cantiques. *pourquoi*, demanda Mahmoud, à l' Iman, *parmi ces banières y en a-t-il quel-ques-unes d' une si grande magnificence avec un croissant d' argent ?* " ce sont, dit l' Iman, les banières des chefs des manufactures. Le grand Ali, successeur de Mahomet, leur accorda cet honneur insigne, en récompense

p159

de l' utilité que le peuple retire de ces établissemens. Honneur, qui à toujours été refusé aux marchands qui ne font que revendre ces ouvrages dans leurs boutiques. Mais, *seigneur*, voici tous les vrais *pélerins* . Tous ceux-ci ont fait sept fois le tour de la *kaaba* en procession. Tu vois d' abord cinquante aveugles ; ils se sont crevé les yeux, après avoir vû la magnificence de la maison quarrée, bâtie sur le modèle du quatrième ciel, par-ce-qu' il n' y a plus rien à voir dans le monde. Qu' ils en sont abondamment dédommages ! Le prophète éclaire leur esprit. Ils annoncent souvent la vérité ; ce sont eux qui servent de guides à toute cette sainte *caravane* . Remarque, comment ils marchent avec assurance, et comment leurs pas sont conduits divinement. " mille *pélerins* suivoient les aveugles. Ils étoient montez indifféremment sur des chameaux, ou sur des chevaux richement harnachez, et ils étoient entourez d' une grande quantité d' esclaves. *je crois*, dit Statira, *que je vois les pélerines dans ces litières découvertes* . " ouï,

p160

sultane dit l' Iman, il y a trois cent litières qui contiennent chacune quatre femmes. Elles sont portées par deux chameaux, et elles marchent quatre à quatre " . *pourquoi*, dit Haramnour, *la litière de cette aimable brune, qui a un manteau jaune, à l' arabesque, est-elle seule dans son rang ?* " c' est, répondit l' Iman, la

litière de la *samechi* , c' est-à-dire, de la surveillante des pèlerines " . *comment*, dit Haramnour, *on confie la conduite des pèlerines* à une personne si jeune ? " son esprit et sa sagesse, répondit l' Iman, sont au dessus de son âge, et lui ont mérité un emploi si distingué " . *ah !* dit Statira, *la belle personne que je vois dans cette litière seule ; sa beauté, est encore plus éblouissante que la pourpre tyrienne et les diamans qui la couvrent. Qu' elle a de graces*, dit Mahmoud. " c' est, répondit l' Iman, Schoufsida, princesse de Tibet : plus d' un prince a entrepris ce pèlerinage, pour l' accompagner ; l' honneur de marcher seule dans son rang, lui a été accordé en reconnaissance des biens, dont elle comble tous les jours la *caravane* .

Cependant, cette belle princesse s' éloignoit en jettant souvent des regards sur Mahmoud, qui, de son côté, avoit toujours

p161

les yeux tournent vers elle.

Cent *derviches* , avec des habits bleus, précédoient le *chameau* qui portoit le *voile noir* . Ils avoient chacun un vase d' argent, où ils bruloient tous les aromates que produit l' Arabie, et de tems en tems ils se prosternoient.

" la couleur bleuë de ces *derviches* ou *sofis* , dit l' Iman, apprend qu' ils sont *persans* . Ils n' ont point la robe déchirée, et ils ne portent pas le *livre noir* , cependant ce sont les religieux qui vivent le plus saintement. "

enfin, le *chameau* parut ; six *pèlerins* , princes ou gouverneurs de provinces, tenoient chacun un des bouts du *voile noir* . Les *princesses* et tous les assistans se mirent à genoux, et jettoient des fleurs sur le saint *chameau* . Mahmoud se tint de bout avec le cimenterre haut : l' Iman chanta un cantique à l' honneur du *chameau* , qu' il compara au divin *bourac* .

Cent *derviches* ou *fakis* avec le *kirkok* , c' est-à-dire, l' habit blanc, le livre noir, les manches appliquées et le bonnet de laine, suivoient dévotement, regardant la terre, qu' ils baisoient de tems en tems. " ceux-ci,

dit l' Iman, et les trois cent qui les accompagnent, avec des habits déchirez, de formes et de couleurs différentes, et des chaperons, sont de toute sorte de nations, et particulièrement de l' Afrique " . Cinquante *danseurs* et autant de *danseuses* ajustoient leurs pas aux sons d' une troupe de haut-bois qui jouoient un air, dont les mouvemens étoient variez de lenteur et de vitesse. Tu vois, *seigneur*, dit l' Iman, l' inquiétude exprimée par la différence de ces mouvemens, et plus encore par les attitudes singulières des acteurs. Tu connois les mystères de Safa et de Mervé, que cette *danse* annonce si clairement.

Le mystère de la vallée de Menah, nous est pareillement annoncé par ces trente *derviches* à capuchon jaune, qui jettent des pierres derrière eux.

Mille *pélerins* distinguez, comme ceux qui précédoient le *chameau* , le suivoient dans le même ordre, et à peu près avec la même quantité d' esclaves.

La procession de la *kaaba* , dit l' Iman, finit par cette prodigieuse quantité de

pélerins à pied, habillez d' un sur-tout plissé, de toile de coton rayée de différentes couleurs. Si leur nombre étoit moindre de quatorze mille, les anges viendroient achever de les remplir.

Les douze cent chameaux, qui le suivent, portent les malades et tout ce qui leur est nécessaire avec les provisions d' aumône pour les pauvres *pélerins* .

Cette marche fut terminée par deux mille cavaliers semblables à ceux qui l' avoient commencée.

à peine la dévotion étoit elle finie, qu' on entendit mille voix s' écrier : vive le *sultan* .

Au milieu de ces acclamations, le peuple courroit en foule pour voir Mahmoud, et les *princesses* , qui reprirent le chemin du camp dans un char superbe, pendant que les officiers jettoient l' or et l' argent à pleines mains.

CHAPITRE 31

p164

la princesse de Tibet.

le lendemain une esclave remit à Mahmoud cette lettre.

Etoit-ce de l' amour que je sentois, lors-que dès l' âge le plus tendre, je ne voulois entendre parler que de vos victoires, et lors-que remplie de l' idée que je m' étois formée de vous, je regardois avec dédain, tant de princes empressez à me plaire ? Le roi de Tibet, mon père, m' ordonna de choisir un epoux : il ne m' étoit pas possible de suivre ses volontez, et je ne voulois pas lui désobéir. Je le priai de différer jusqu' au retour du *pélerinage* que j' avois vouë.

Enfin, je vous-ai vû, et je n' ignore plus ce que je sens. Vous avez paru touché de ma beauté, et vos regards m' ont annoncé des sentimens, qui me comblent de joye. Achevez, *seigneur*, mon bonheur (...).

p45

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)